

Didier Daeninckx Cannibale



Didier Daeninckx

Cannibale

folio

Didier Daeninckx

Didier Daeninckx est né en 1949 à Saint-Denis (Seine-Saint-Denis). De 1966 à 1975, il travaille comme imprimeur dans diverses entreprises, puis comme animateur culturel avant de devenir journaliste dans plusieurs publications municipales et départementales. En 1983, il écrit *Meurtres pour mémoire* qui sera suivi de plus de vingt-cinq autres ouvrages dont *La mort n'oublie personne*, *Zapping* ou *Cannibale*.

*De quel droit mettez-vous des oiseaux
dans des cages ?*

*De quel droit ôtez-vous ces chanteurs aux
bocages,*

*Aux sources, à l'aurore, à la nuée, aux
vents ?*

*De quel droit volez-vous la vie à ces
vivants ?*

VICTOR HUGO

Les accords de Nouméa, signés en 1998, ont officialisé le mot kanak et l'ont rendu invariable, soulignant la dimension paternaliste et coloniale du terme usuel canaque.

En voiture la vitesse émousse les surprises, mais il y a bien longtemps que je n'ai plus la force de couvrir à pied les cinquante kilomètres qui séparent Poindimié de Tendo. Le sifflement du vent sur la carrosserie, le ronronnement de la mécanique, effacent les cris des roussettes perchées au sommet des niaoulis. Je ferme les yeux pour me souvenir que là, juste après l'alignement des pins colonnaires, il fallait quitter la piste de latérite, s'enfoncer dans la forêt et suivre les chemins coutumiers. Les anciens nous avaient appris à nous recueillir près d'un banyan centenaire dont les racines aériennes formaient une sorte de passage voûté voué à la mort. On repartait. Le sentier se courbait

sur le flanc de la colline, et il arrivait un moment où le sommet de la tête franchissait la crête. On retenait son pas, sa respiration. En une fraction de seconde, le monde changeait de visage. La terre rouge, le vert sombre du feuillage, l'habillage argenté des branchages disparaissaient, effacés par la saturation de tous les bleus de la création. On clignait des yeux pour discerner, au loin, la ligne qui mariait mer et ciel. En vain. Tout ici était aussi transparent que le regard. On s'habituaient peu à peu à la vibration de l'air. L'écume traçait la ligne ondulante de la barrière de corail, et au large le sable trop blanc rayonnait autour des îlots.

L'écart que fait Caroz, pour éviter une fondrière, m'arrache à ma rêverie.

— Excuse-moi, je l'ai vue au dernier moment. Je t'ai réveillé ?

— Non, je contemplais la baie de Hienghene... On n'arrive pas à y croire tellement c'est beau...

Caroz se met à rire. Il lâche le volant d'une main pour me taper sur l'épaule.

— Tu as raison, Gocéné ! C'est tellement beau comme paysage qu'on l'apprécie encore davantage les yeux fermés...

— Tu ferais mieux de regarder devant toi, au lieu de raconter n'importe quoi...

Cent mètres plus bas, deux cocotiers abattus coupent la piste. Caroz redevient sérieux. Il ralentit en freinant par à-coups.

— Tu savais qu'il y avait des barrages dans le secteur ? J'ai écouté la radio avant de partir, ils n'en ont pas parlé.

— Non... Mais il fallait s'attendre que ça gagne du terrain... Tout le nord de la Grande-Terre est isolé du monde depuis des semaines, et il ne se passe rien. Personne ne

veut discuter. Dans ce pays, la révolte c'est comme un feu de broussaille... Il faut l'éteindre au début. Après...

On distinguait maintenant la fourgonnette bâchée, une japonaise, dissimulée par un rideau de larges feuilles de bananier. Deux jeunes hommes vêtus de jeans, de tee-shirts bariolés, le visage encadré par la lourde coiffe rasta, se tenaient embusqués derrière la cabine du véhicule, leurs armes braquées dans notre direction.

L'emblème de la Kanaky flotte au-dessus de leurs têtes, accroché à l'une des pointes d'une fougère arborescente. Malgré moi, je me mets à parler à voix basse.

— Surtout, ne va pas droit sur eux... On ne sait jamais, ce sont des mômes... Prends légèrement vers la droite, et arrête-toi près du rocher en laissant le moteur tourner, je vais aller leur parler...

Ils comprennent ce que nous allons faire. L'un des occupants du barrage escalade les troncs de cocotiers couchés et se précipite au-devant de notre voiture en brandissant son fusil. Je passe la tête par la fenêtre pour comprendre ce qu'il hurle.

— Demi-tour ! Demi-tour ! On ne passe pas !

Caroz immobilise la Nissan à sa hauteur.

— Je dois aller dans la montagne. J'accompagne le vieux Gocéné jusqu'à la tribu de Tendo, et ensuite je retourne sur Poindimié... C'est à côté...

Je ne vois pas la tête de l'insurgé, seulement celle de Bob Marley en sérigraphie, sur le maillot.

— Tu n'as pas compris, grand-père ? Tout est bloqué. Rebrousse chemin pendant qu'il est encore temps. Ce soir il y aura des barrages sur toutes les pistes. Depuis Poum jusqu'aux portes de Nouméa !

Je veux dire à Caroz qu'il ne faut pas insister, mais il ne m'en laisse pas le temps. Il se fait implorant.

— On est presque arrivés... Il reste à peine vingt kilomètres...

La crosse du fusil heurte la tôle du capot.

— Demi-tour ! Tu as compris ? On ne discute pas. Demi-tour !

J'ouvre la portière et pose un pied à terre alors qu'il enclenche la marche arrière en faisant hurler la boîte de vitesses.

— Il vaut mieux que tu repartes dès maintenant... Moi, je vais descendre ici. Je faisais le chemin à pied tous les mois quand j'étais jeune.

Il doit me rester assez de jambes pour monter jusqu'à Tendo...

Je le regarde manœuvrer. Les roues arrière patinent sur la piste, soulevant un fin nuage de sable rouge. La Nissan cahote sur la

penne, semble se cabrer à l'approche du sommet et disparaît dans la vallée. Le jeune Kanak tourne son regard vers moi et part d'un grand rire.

— Je crois bien qu'on lui a fait peur à ton chauffeur blanc !

Je le toise et hausse les épaules.

— Ce n'est pas toi qui l'impressionnes, c'est seulement que tu as un fusil entre les mains et qu'on voit bien que tu ne sais pas t'en servir.

Il fronce les sourcils et veut riposter, mais la couleur de mes cheveux, les rides sur mon front, mes mains, retiennent ses mots. Il passe la sangle de l'arme à son épaule et contourne le barrage. Son compagnon, assis en tailleur, attise un feu de bois sur lequel chauffe une bouilloire aux flancs noircis. Des crevettes de creek reposent sur un linge.

— Pourquoi tu étais dans la voiture du Blanc, grand-père ? Les nôtres ont toujours dû courber l'échine devant eux...

Je détache une feuille de bananier que j'agite devant les braises, ravivant les flammes.

— Qu'est-ce que tu en sais ? Nous n'avons pas tous marché à genoux, et certains Blancs étaient plus respectables que bien des nôtres... L'homme que tu as chassé sans même essayer de l'écouter a soixante-quinze ans, comme moi. Même s'il est blanc, il est tout aussi kanak que toi et moi : il a fait des mois de prison, chez les siens, pour avoir pris ma défense...

— Un Blanc en prison à cause d'un Kanak ? C'est la première fois que j'entends ça ! Et toi, Kali, tu crois que c'est possible ?

Kali ne répond pas. Il se contente d'une grimace interrogative et dépose du sucre

puis des sachets de thé dans deux verres. Il se décide à me regarder.

— Tu en veux, grand-père ?

— Je te remercie, la piste m'a donné soif... Et j'aimerais me reposer avant d'entreprendre la montée jusqu'à Tendo.

Il sort un troisième verre d'une sacoche, l'essuie et le pose devant moi, me tend la boîte de thé, le sucre. Il verse l'eau dans les verres.

— Wathiock a péché des crevettes. Tu en mangeras bien quelques-unes avec nous ?

J'acquiesce d'un hochement de tête et aspire entre mes lèvres un peu de liquide brûlant. Wathiock vient s'accroupir face à moi.

— Je ne comprends toujours pas comment il a pu être mis en prison à cause de toi...

— Pas à cause de moi : pour moi ! Tu n'arrives pas à y croire, et pourtant il y a

beaucoup de choses encore plus surprenantes dans mon histoire...

Kali roule une cigarette entre ses doigts. Il me tend le paquet de tabac, l'étui de papier. Je lui montre ma paume pour décliner l'offre.

Je m'appelle Gocéné, je suis né à Canala mais les hasards de la vie m'ont fait découvrir les hautes vallées de la Hienghene, et c'est là que sont les miens, aujourd'hui. Il y a très longtemps, j'étais alors aussi jeune, aussi nerveux que vous deux, j'ai été désigné par le chef du village, avec une vingtaine de garçons et moitié moins de filles, pour aller à Nouméa. Nous ne savions pas pourquoi... Les soldats nous ont escortés jusqu'à La Foa. Deux jours de marche par la route charretière. Là, des camions nous attendaient. Nous sommes descendus à Nouméa où nous avons rejoint d'autres Kanak venus des îles d'Ouvéa, de Lifou, de Maré... Nous étions plus d'une centaine. On dormait dans un

immense hangar à fruits, sur le port, quand le grand chef Boula nous a réveillés pour nous présenter un Français, l'adjoint du gouverneur Joseph Guyon. Il a commencé par nous appeler « mes amis », et tout le monde s'est méfié. Il a rendu hommage à nos pères, à nos oncles qui étaient allés sauver la mère patrie d'adoption, pendant la Grande Guerre, avant de nous annoncer que nous partirions dès le lendemain pour l'Europe.

— Ce voyage est la chance de votre vie. Grâce à la Fédération Française des Anciens Coloniaux qui a intercédé auprès de M. le Gouverneur, la Nouvelle-Calédonie tiendra toute sa place au cœur de la prochaine Exposition coloniale. Auprès de vos frères en voie de civilisation, d'Afrique, d'Asie, d'Amérique, vous représenterez la culture ancestrale de l'Océanie. Vous montrerez par vos chants, vos danses, que coloniser ce n'est pas seulement défricher la jungle, construire des quais, des usines, tracer des routes, c'est

aussi gagner à la douceur humaine les cœurs farouches de la savane, de la forêt ou du désert...

Nous avons embarqué le 15 janvier 1931, sur le *Ville de Verdun*. Nous vivions sur le troisième pont, comme des passagers de dernière catégorie. Il faisait trop chaud le jour, trop froid la nuit, et plusieurs d'entre nous ont contracté la malaria lors d'une escale aux Nouvelles-Hébrides. Il y a eu trois morts, si mes souvenirs sont exacts, dont Bazit, un Kanak albinos de Wé. L'équipage a jeté leurs corps à la mer sans nous laisser le temps de leur expliquer que l'on naît pour vivre avec les vivants, et que l'on meurt pour vivre avec les morts. Les morts ne peuvent vivre dans l'océan, ils ne peuvent pas retrouver leur tribu... Nous sommes arrivés à Marseille au début du mois d'avril, sous la pluie. Des autocars militaires attendaient sur le quai de la Joliette pour nous conduire directement à la gare Saint-Charles. Je ne

connaissais que la brousse de la Grande-Terre, et d'un coup je traversais l'une des plus vastes villes de France... A l'époque je n'étais jamais allé au cinéma. J'avais mal aux yeux à force de les tenir ouverts pour ne rien perdre du spectacle ! Les lumières, les voitures, les tramways, les boutiques, les fontaines, les affiches, les halls des cinémas, des théâtres... Parvenus à la gare, nous n'osions pas bouger. Nous restions collés les uns aux autres, comme des moutons, effrayés par le bruit, les fumées, les râles de vapeur et les sifflements des locomotives. La fatigue m'a terrassé. Je n'ai presque rien vu du voyage, sauf un moment magique : un peu de neige qui tombait sur le Morvan. Je restais le plus près possible de Minoé. Elle m'était promise, et j'avais fait le serment à son père, le petit chef de Canala, de veiller sur elle.

À Paris, il ne subsistait rien des engagements qu'avait pris l'adjoint du gouverneur à Nouméa.

Nous n'avons pas eu droit au repos ni visité la ville. Un officiel nous a expliqué que la direction de l'Exposition était responsable de nous, et qu'elle voulait nous éviter tout contact avec les mauvais éléments des grandes métropoles. Nous avons longé la Seine, en camion, et on nous a parqués derrière des grilles, dans un village kanak reconstitué au milieu du zoo de Vincennes, entre la fosse aux lions et le marigot des crocodiles. Leurs cris, leurs bruits nous terrifiaient. Ici, sur la Grande-Terre, on ne se méfie que du serpent d'eau, le tricot rayé. Et encore... les gamins s'amuse avec. C'est rare qu'il arrive à ouvrir sa gueule assez grand pour mordre ! Au cours des jours qui ont suivi, des hommes sont venus nous dresser, comme si nous étions des animaux sauvages. Il fallait faire du feu dans des huttes mal conçues dont le toit laissait passer l'eau qui ne cessait de tomber. Nous devions creuser d'énormes troncs d'arbres, plus durs que la pierre, pour

construire des pirogues tandis que les femmes étaient obligées de danser le pilou-pilou à heures fixes. Au début, ils voulaient même qu'elles quittent la robe-mission et exhibent leur poitrine. Le reste du temps, malgré le froid, il fallait aller se baigner et nager dans une retenue d'eau en poussant des cris de bêtes. J'étais l'un des seuls à savoir déchiffrer quelques mots que le pasteur m'avait appris, mais je ne comprenais pas la signification du deuxième mot écrit sur la pancarte fichée au milieu de la pelouse, devant notre enclos : « Hommes anthropophages de Nouvelle-Calédonie ».

Il y a beaucoup de choses que j'ai vues, là-bas, et d'autres qu'il a fallu que je rêve ou que l'on me raconte, pour comprendre ce qu'on avait fait de ma vie et de celle des miens. L'Exposition coloniale couvrait plus de cent hectares du bois de Vincennes, au-delà des fortifications de Paris. Cent hectares pour célébrer un Empire de douze millions

de kilomètres carrés peuplé de cent millions d'habitants ! On avait reconstitué le temple cambodgien d'Angkor-Vat avec ses cinq dômes pareils à de gigantesques thorax d'insectes dorés par le soleil... Il y avait aussi le Gabon, Pondichéry, Karikal, Chandernagor, le Dahomey, les États du Levant, la Cochinchine, l'Oubamgui-Chari, la Désirade, Marie-Galante... Un train électrique permettait aux visiteurs de parcourir le monde et d'aller d'un continent à l'autre le temps de fumer une cigarette. Le premier parc zoologique de France, aménagé pour l'occasion, se trouvait un peu à l'écart, en bordure de la route de Saint-Mandé. La direction de l'Exposition, le haut-commissariat, était située à l'opposé, vers la porte de Reuilly, face au pavillon de Madagascar. Je devais y faire irruption quelque temps plus tard, dans des conditions dramatiques que je vous préciserai le moment venu, et me trouver face à M. le haut-commissaire Albert Pontevigne...

Pour l'heure, l'ouverture est imminente et je l'imagine, assis derrière son bureau encombré de papiers... Il est inquiet. Il sait que le moindre incident lui sera directement imputé. Il se lève, fait les cent pas, regarde par la fenêtre, ressasse la chute du discours qu'il doit prononcer devant les représentants de toutes les nations rassemblées à Vincennes. Dans sa tête, il fait rouler les *r*.

— Un cycle de l'Histoire du monde s'est achevé, qui vit les heurts et les froissements des races, l'hégémonie de l'une, l'assujettissement des autres. Un nouveau cycle commence qui les verra se rapprocher toutes... Cette Exposition en constitue les prémices...

Il se laisse tomber sur un canapé, avale un verre de porto, allume la radio. Il sourit en fredonnant la marche officielle de la manifestation chantée par Alibert, que diffuse le Poste parisien :

Quittant son pays un p'tit
 négro d'Afrique centrale
 Vint jusqu'à Paris voir
 l'Exposition coloniale
 C'était Nénufar, un joyeux
 lascar
 Pour être élégant c'est aux
 pieds qu'il mettait ses
 gants
 Netmfar, t'as du r'tard
 mais t'es un p'tit rigolard
 T'es nu comme un ver, tu
 as le nez en l'air
 Et les ch'veux en paille de
 fer...

Il tourne le bouton des fréquences, l'aiguille glisse derrière la vitre du tableau, accrochant les ondes émises par tous les pays présents dans le bois de Vincennes. L'indicatif d'un lointain journal d'informations capte son attention. Il oriente l'antenne pour atténuer les interférences.

— Chers auditeurs, bonjour. Comme chaque semaine, Radio Tunis est heureuse de vous proposer *La Voix du Protectorat*, présentée par Charles des Embruns. C'est demain, 2 mai 1931, que le président de la République française, M. Gaston Doumergue, inaugurerà l'Exposition coloniale, en compagnie du maréchal Louis Hubert Gonzalve Lyautey. Tout est fin prêt, les musées, les salles de cinéma, les nouvelles stations de métro, le parc zoologique de Vincennes. La Tunisie est bien entendu l'une des attractions majeures, avec la reconstitution de ses palais, de ses jardins, de ses minarets...

On cogne à la porte.

Il baisse le volume et range le verre, la bouteille de porto, dans le buffet sur lequel est posé le récepteur radio.

— Entrez.

Les lames du plancher grincent sous le poids d'un gros homme d'une trentaine d'années qui avance tête baissée. Albert Pontevigne le toise.

— Ah, c'est enfin vous, Grimaut ! Cela fait bien deux heures que je vous ai fait demander... Que se passe-t-il avec les crocodiles ? J'ai fait le tour du parc ce matin, avant de venir au bureau, je n'en ai pas vu un seul dans le marigot...

Grimaut commence à transpirer. Il baisse les yeux.

— On a eu un gros problème dans la nuit, monsieur le haut-commissaire... Personne ne comprend ce qui a bien pu se passer...

— Cessez donc de parler par énigme ! Où sont nos crocodiles ?

— Ils sont tous morts d'un coup... On pense que leur nourriture n'était pas adaptée... À moins qu'on ait voulu les empoisonner...

L'administrateur reste un instant sans voix, puis il se met à hurler.

Grimaut déglutit douloureusement.

— Morts ! Tous morts ! C'est une plaisanterie... Qu'est-ce qu'on leur a donné à manger ? De la choucroute, du cassoulet ? Vous vous rendez compte de la situation, Grimaut ? Il nous a fallu trois mois pour les faire venir des Caraïbes... Trois mois ! Qu'est-ce que je vais raconter au président et au maréchal, demain, devant le marigot désert ? Qu'on cultive des nénuphars ? Ils vont les chercher, leurs crocodiles, et il faudra bien trouver une solution... J'espère que vous avez commencé à y réfléchir...

L'adjoint a sorti un mouchoir de sa poche. Il se tamponne le front.

— Tout devrait rentrer dans l'ordre au cours des prochaines heures, monsieur le haut-commissaire... J'aurai une centaine de bêtes en remplacement, pour la cérémonie

d'ouverture. Des crocodiles, des caïmans, des alligators... Ils arrivent à la gare de l'Est, par le train de nuit...

— Gare de l'Est ! Et ils viennent d'où ?

Grimaut esquisse un sourire.

— D'Allemagne...

— Des sauriens teutons ! On aura tout vu... Et vous les avez attrapés comment vos crocodiles, Grimaut, si ça n'est pas indiscret ?

L'adjoint se balance d'un pied sur l'autre.

— Au téléphone, tout simplement. Ils viennent de la ménagerie du cirque Höffner, de Francfort-sur-le-Main. C'était leur attraction principale, depuis deux ans, mais les gens se sont lassés. Ils cherchaient à les remplacer pour renouveler l'intérêt du public, et ma proposition ne pouvait pas mieux tomber...

Albert Pontevigne fronce les sourcils.

— Une proposition ? J'ai bien entendu... J'espère que vous ne vous êtes pas trop engagé, Grimaut.

— Je ne pense pas... En échange, je leur ai promis de leur prêter une trentaine de Canaques. Ils nous les rendront en septembre, à la fin de leur tournée.

Wathiock taille une branche avec laquelle il pique trois crevettes de creek écarlates qui suent leur eau sur les braises. Il me les tend.

— *Ce n'est pas une histoire vraie, grand-père...*

— *Attends de l'avoir écoutée jusqu'à la fin. J'ai refait mille fois chaque pas de ces journées-là en promenant mon regard sur de vieux numéros de L'Illustration, en suivant le tracé des rues sur des plans de Paris...*

Je détache la tête et j'aspire le corail liquide. La carapace craque sous mes doigts

dégageant la chair blanche. Un couple de perruches babille sur une branche de la fougère arborescente, près du drapeau de Kanaky.

Il ne faisait pas beau, le matin de l'inauguration. Le cortège officiel a effectué sa visite au pas de charge. Et comme le maréchal Lyautey s'était attardé au pavillon du Maroc, en souvenir de ses conquêtes, on a écourté la découverte du nouveau parc zoologique. Le président Doumergue avait un faible pour les pachydermes et les otaries. Il n'est même pas passé devant la fosse aux lions, le village des cannibales kanak et le marigot des crocodiles germains !

Nous avons juste eu droit à la fanfare de la Garde républicaine qui a fait le tour des allées à cheval. À midi, le beau temps était revenu, et les curieux ont commencé à défiler de l'autre côté des grilles, des familles en goguette venues de toutes les provinces de

France, les rangs serrés des enfants des écoles, des religieuses en cornette menées par la mère supérieure, une délégation de saint-cyriens coiffés de leur casoar. On nous jetait du pain, des bananes, des cacahuètes, des caramels... Des cailloux aussi. Les femmes dansaient, les hommes évidaient le tronc d'arbre en cadence, et toutes les cinq minutes l'un des nôtres devait s'approcher pour pousser un grand cri, en montrant les dents, pour impressionner les badauds.

Nous n'avions plus une seule minute de tranquillité, même notre repas faisait partie du spectacle. Quand les heures sonnaient au clocher de Notre-Dame-de-Saint-Mandé, dix d'entre nous étaient obligés, à tour de rôle, de grimper à des mâts, de courir, de ramper, de lancer des sagaies, des flèches, des javelots. Au milieu de l'après-midi, le chef des gardiens est entré dans l'enclos, suivi de six de ses hommes. Il tenait une liste à la

main et passait près de nous en criant des noms.

— Wakoca, Kopéou, Wadigat, Thagete, Karembeu, Pizizam, Catorine, Kicine, Minoé...

Ceux qui étaient appelés devaient entrer dans la grande case, et nous pensions qu'ils avaient gagné le droit d'aller se reposer. En s'inclinant pour franchir la porte basse, Minoé s'est retournée et m'a fait un sourire. Le chef venait tout juste de replier son papier quand ça s'est mis à crier du côté des crocodiles. Quelqu'un agitait vigoureusement la grille du passage de service.

— Gardien, ouvrez donc cette porte !

L'un des hommes s'est précipité pour débloquer la serrure et Grimaut, l'adjoint du haut-commissaire, s'est dirigé droit sur le chef en soufflant.

— Alors ? Où est-ce que vous en êtes ?

Il a tapoté, satisfait, la poche dans laquelle il venait de glisser la liste.

— Tout est normal, monsieur Grimaut. J'ai regroupé ceux que vous avez choisis. Ils attendent, là, dans la hutte. Ils sont assez nerveux, surtout les plus jeunes...

— Vous ne leur avez rien dit, au moins ?

— Ne vous inquiétez pas, je connais mon travail. Je leur ai simplement conseillé de préparer leurs affaires...

À ce moment-là, une interminable délégation de députés, de maires, de sénateurs, de conseillers généraux, tous ceints de leur écharpe tricolore, s'est mise à serpenter dans les allées du parc. Le cortège était scindé par groupes de provinces, précédé chacun d'une dizaine de couples en habits traditionnels. Pêcheurs et lavandières de Provence, Alsaciennes en coiffe, chapeau rond des Bretons, gueules noires casquées, Auvergnats en sabots, béret rouge et fifrelin des Basques...

Les gardiens nous ont repoussés vers les pirogues, les mâts, l'aire du pilou-pilou, et j'ai simplement vu le dos du haut-commissaire adjoint quand il pénétrait à son tour dans la grande case. Il a fermé la porte. On m'a raconté plus tard que les gardiens ont obligé les nôtres à s'asseoir. Grimaut se tenait à la poutre de bois de cocotier, les pieds sur l'emplacement du feu. Il s'est essuyé le visage, s'est raclé la gorge.

— Bonjour, mes amis... Je suis venu vous chercher pour vous faire visiter Paris... Nous ne pouvons pas emmener tout le monde d'un seul coup, il faut bien que certains restent afin de représenter dignement la Nouvelle-Calédonie dans cette grandiose Exposition coloniale... Un autobus vous attend derrière le parc pour vous conduire à Notre-Dame, à l'Arc de triomphe, au Sacré-Cœur, à la tour Eiffel. N'oubliez pas votre paquetage. Je vais vous demander de me suivre...

Ueken, un petit chef de Chépénéhé, s'est levé en tendant son baluchon.

— Nous allons vous suivre, monsieur, puisque vous nous le demandez... Mais nous n'avons pas besoin de prendre nos bagages pour visiter Paris...

Grimaut n'a pas eu le temps de répondre. Le gardien-chef est venu se placer près de Ueken et l'a pris par l'épaule.

— On voit bien que tu ne sais pas ce que c'est que Paris ! La ville, sans compter la banlieue, c'est dix fois plus d'habitants que toute ton île... Il faut des jours et des jours pour en faire le tour. Allez, on y va. Il ne faut pas perdre de temps. En route !

Quand ils sont sortis de la case, je me trouvais à l'autre bout du village kanak. Je brandissais un casse-tête bec d'oiseau pour faire semblant d'attaquer Badimoin, mon meilleur ami, un cousin de Minoé. Il parait les coups à l'aide d'un panneau de bois

recouvert d'éclats de nacre qui capturaient les rayons de soleil. L'un de nos frères se laissa glisser du haut du mât où il s'était juché pour décrocher des noix de coco vides. Il se précipita vers nous et vint se placer entre ma massue de jade et le bouclier.

— Gocéné, tu as vu, là-bas ? Ils les font sortir par la petite porte de la case, à l'arrière... Tu sais où ils les emmènent ?

J'ai jeté mon arme à terre, et je me suis mis à courir pour les rejoindre avant qu'ils ne franchissent la clôture. Les gardiens faisaient un rempart de leurs uniformes. J'ai essayé de les écarter mais ils m'ont repoussé en riant.

— Laissez-moi passer... Je veux sortir...

Leur chef se tenait de l'autre côté de la grille.

Il a fermé la porte à double tour puis il a agité le trousseau de clefs à hauteur de mes yeux.

— Ne t'inquiète pas, tu feras partie du deuxième voyage !

Mes mains se sont accrochées aux barreaux. J'ai hurlé :

— Minoé ! Minoé !

Je l'ai vue qui s'écartait de la file, dans le chemin. Elle a échappé aux gardiens et est venue se coller à la grille. J'ai senti son souffle sur ma peau.

— Où est-ce qu'ils vous emmènent ?

Elle a eu le temps de prononcer : « À Paris. » Ils m'ont obligé à lâcher prise en me tapant sur les doigts. Deux surveillants l'ont saisie à bras-le-corps pour la porter jusqu'au camion jaune et vert stationné au bout de l'allée, derrière le marigot des crocodiles. Elle se débattait. Je l'entendais crier, malgré les mains qui la bâillaient.

— Gocéné ! Ne me laisse pas... Gocéné, j'ai peur...

— Lâchez-la !

La rage s'est emparée de moi. J'ai regretté d'avoir jeté dans le sable mon casse-tête bec d'oiseau à bout de jade. Je me suis précipité sur les uniformes, les poings dressés. Ils n'attendaient que cela pour sortir leurs gourdins et me frapper sur les épaules, la tête. J'ai réussi à m'agripper à l'un des surveillants, à m'en servir comme d'un bouclier. J'avancais en le tenant par la gorge. Je montrais les dents, comme ils nous avaient appris à le faire pour impressionner les visiteurs. Ils avaient formé le cercle et riaient.

— Mais c'est qu'il mordrait, le cannibale !

L'un des gardiens s'était faufile derrière moi, et quand j'ai pris conscience de sa présence, il était trop tard. La matraque s'est abattue sur ma nuque. Je suis tombé sur les genoux, à demi assommé. J'ai rassemblé toutes les forces qui me restaient pour ne pas fermer les yeux. Je luttais comme un nageur

emporté par le courant et dont l'eau, déjà, alourdit le corps. Les cris de Minoé m'arrivaient par intermittence, dans une sorte de brouillard sonore. J'ai voulu crier mais je n'ai même pas réussi à ouvrir les lèvres, ma langue pesait plus lourd qu'un galet. Leurs ombres fluctuantes se hissaient dans le camion jaune et vert dont le moteur tournait au ralenti. Elles glissaient derrière les vitres, se cassaient en deux sur les banquettes de bois. Tout se tordait, les arbres, les corps, le camion. Je voyais un grand navire, mais les marins criaient : « Allez ! monte dans l'autobus... Toi le costaud avec ton sac, va au fond... Tu entends ce que je te dis ? Allez, plus vite que ça... » L'eau ruisselait devant mes yeux. Je ne savais pas que c'étaient mes larmes. Minoé, je suis trop faible. Le requin blanc, le grand ancêtre qui protège ton clan, va venir à ton secours. Aie confiance en lui, Minoé... La force et le courage m'ont quitté... Je ne peux tenir la promesse faite à ton père, le chef

Waito de Canala, de ne pas te quitter du regard... Minoé...

Le moteur a rugi, le camion s'est éloigné. J'ai vacillé, et l'obscurité a envahi ma vie.

Une voiture s'annonce au loin. La main de Kali se referme sur le canon de son fusil. Wathiock incline la tête en arrière pour boire les dernières gouttes épaisses de sucre. Il se lève, me fait signe de le suivre à l'abri de la carrosserie japonaise. Il pose son arme sur le toit de la cabine.

— *Les gendarmes ne vont pas tarder à venir rôder dans le secteur...*

Ce ne sont que des curieux, venus d'un village voisin. Ils observent le barrage depuis la crête. Ils crient des mots que le vent déforme, et font demi-tour en klaxonnant. Quand, au bruit de la mécanique, il est certain qu'ils se sont bien éloignés, nous reprenons nos places près du feu.

Le feulement rauque d'un tigre me sortit de ma torpeur. Je pris appui sur les coudes pour détacher mon dos de la natte qui recouvrait le sol. La douleur raidissait mes épaules qu'on avait enduites d'un liquide poisseux. Tout autour de la case, les animaux encagés se répondaient dans la nuit. Vagissements des crocodiles au milieu des clapotis, rugissements proches des lions surpris dans leur sommeil par les pétards des feux d'artifice, barrits tremblés des éléphants d'Asie, ululements des effraies insomniaques, ricanements sournois des hyènes tachetées... Je croyais même entendre, sur le sol, les bruits d'écailles, les reptations des bêtes molles, des insectes velus... Une ombre me frôla.

— Qui est-ce ? C'est toi, Badimoin ?

Le cousin de Minoé vint s'agenouiller près de moi. Il faisait partie de la maison du petit chef de Canala et connaissait mieux que moi

tous les chemins coutumiers. Il me tendit un bol empli d'eau que je vidai goulûment.

— Ils nous ont battus, et les femmes aussi, quand nous sommes venus à ton secours. Nekoua a mâché des racines de kava et des feuilles de renkaru pour te faire un pansement...

Je me suis soulevé pour lui parler à l'oreille.

— Chut... écoute-moi, Badimoin. Il faut que je retrouve Minoé. Je ne pourrai plus jamais retourner sur la terre de mes ancêtres si je l'abandonne. Elle m'a dit qu'on les emmenait à Paris. Je dois y aller, dès cette nuit. Je marcherai dans toutes les rues, j'entrerai dans toutes les maisons et je reviendrai avec elle... J'ai besoin de l'argent collecté dans la tribu...

Il a posé sa main sur mon bras.

— J'ai enterré les billets près de la porte, sous un des poteaux sculptés de tour de case. Je vais les chercher à une seule condition...

— Laquelle ?

— Tu as fait la promesse à Waito de veiller sur elle, et moi j'ai le devoir de veiller sur vous deux... Je viens avec toi, Gocéné.

Nos chuchotements réveillaient les dormeurs, on se retournait sur les nattes. Badimoin laissa filer les heures avant d'aller creuser la terre sous le masque de bois tandis que je rassemblais des vêtements de ville. Je l'ai rejoint en avançant à quatre pattes, et c'est comme des voleurs que nous avons franchi la porte de la case. Des nuages effilochés voilaient une petite moitié de lune qui diffusait une clarté gris-bleu sur le village kanak. Je savais marcher dans l'ombre, mettre mes pas dans ceux des bêtes pour effacer mes traces, me confondre avec l'écorce, éviter que le vent ne porte à l'ennemi l'odeur

de ma peau. Je savais la forêt, je savais l'océan. Tout autour, les animaux s'étaient tus.

Quelques grognements, quelques bruissements d'ailes se mêlaient aux agitations du feuillage, à la rumeur proche des faubourgs, au halètement d'un train vers Paris-Bercy. En silence, nous avons gagné l'abri d'une haie de troènes que nous avons longée jusqu'au terrain où ils avaient dressé les cibles du lancer de sagaies. Badimoin s'est porté à ma hauteur.

— Pourquoi tu vas par là, Gocéné ? Les grilles sont trop hautes et, en plus, il y a la cabane des gardiens... Il vaudrait mieux rebrousser chemin.

— Non, regarde bien. C'est l'endroit le plus touffu, le moins à découvert. Je suis allé y rechercher un javelot, cet après-midi. Dans le recoin, j'ai vu un arbre tordu dont une branche maîtresse passe au-dessus des

piques de la clôture et du chemin qui longe le marigot des crocodiles. Je suis certain qu'on y grimpe plus facilement que sur les cocotiers ou les bananiers de Canala...

Nous avons progressé, de bosquets en tail-lis, contourné le chalet de bois où dormaient les hommes de garde. Le tronc de l'orme, noueux, offrait des prises à l'escalade. Parvenu à la naissance de la fourche, je m'y suis installé pour aider Badimoin à grimper. Nous avons commencé à ramper sur la branche inclinée, perdus dans la ramure. J'atteignais presque la frontière métallique du village kanak quand ma tête a heurté des rameaux qui retenaient un nid. Les oiseaux assoupis sont tombés comme des pierres autour de moi, avant de déployer leurs ailes en poussant des cris perçants. Je me suis figé, le corps collé aux nervures du bois, me retenant de respirer. Badimoin m'a imité. La porte du chalet s'est ouverte sur un gardien dépe-naillé. Il a levé sa lampe sourde vers les

branchages, donnant naissance à un véritable théâtre d'ombres vacillantes.

— Tu vois quelque chose, Yvon ?

— Pas vraiment... À mon avis, c'est un chat qui fait chier les pigeons...

— Fais gaffe à ce qu'ils ne se vengent pas en te chiant dessus !

Il a haussé les épaules, posé sa lanterne dans l'herbe pour venir se soulager contre notre arbre, puis il est rentré. La lumière s'est éteinte, une éternité plus tard. Nous avons repris notre progression et, parvenu à l'aplomb du chemin, je me suis laissé pendre dans le vide. J'ai sauté et roulé immédiatement derrière un arbuste. Badimoin s'est lancé dans la nuit à ma suite. Il fallait maintenant longer le village, à distance, et retrouver l'endroit où stationnait le camion jaune et vert. Je marchais sur le sol spongieux du sous-bois quand, devant moi, un froissement d'herbes a retenu mon pas. Je

me suis penché en écarquillant les yeux. Un crocodile de petite taille, qui avait dû se faufiler à travers le grillage, me regardait fixement. Ignorant sa présence, Badimoin m'a dépassé et son allure décidée a fait fuir le gros lézard. Nous avons laissé derrière nous la grande case et sa sculpture faîtière qui se découpaient en sombre sur le ciel gris. Je me suis arrêté au bout du chemin, devant une place ronde d'où partaient trois routes goudronnées.

— C'est d'ici qu'ils sont partis... Le camion était arrêté près de ce platane.

Badimoin s'est baissé pour ramasser des bribes de nacre échappées d'un collier brisé. Elles brillaient dans sa paume tendue vers le carrefour.

— Tu sais quelle route ils ont prise ?

— Non... Je regardais sans voir. Tout dansait devant mes yeux... Le monde se tordait, comme au milieu d'une tornade. Ils les

emmenaient à Paris... Cette route s'enfonce dans les bois, celle-ci va vers le grand lac pour en faire le tour... Seule la dernière nous conduit dans la direction de la ville, des lumières... Viens, le jour ne va pas tarder à se lever...

Nous avons traversé une immense clairière bordée de pavillons des colonies que surplombait la flèche de la mosquée de Djenné. Des Africains se lavaient, torse nu, à l'eau d'un bidon posé sur la pelouse devant leur pailote. Les dômes ouvragés du temple d'Angkor nous servaient de point de repère. Nous baissions la tête, la casquette enfoncée jusqu'aux yeux, en croisant les groupes de curieux qui se promenaient le long des vitrines des maisons de La Réunion, de la Guyane, des Indes françaises, de la Côte des Somalis. Les manèges de la fête foraine étaient au repos, de l'autre côté des voies du train circulaire. Un grand bâtiment blanc à colonnades occupait toute la droite de

l'esplanade de Reuilly. Badimoin la traversait en courant, pour se réchauffer, lorsqu'une voiture a surgi de nulle part, lancée à pleine vitesse. Les pneumatiques ont glissé sur les pavés luisants, l'auto a fait une embardée pour l'éviter, et s'est arrêtée à quelques mètres, près d'une mappemonde où les possessions françaises dessinaient de larges taches rouges. Le chauffeur a fait pivoter un petit carreau rectangulaire. Il a détaillé Badimoin qui ne se remettait pas encore de sa peur, et s'est mis à hurler.

— Tu ne peux pas faire gaffe, le chimpanzé ! Tu descends de ta liane ou quoi... Tu te crois encore dans la brousse ?

Une femme s'est mise à rire, à l'arrière, puis la voiture a filé vers les fortifications en crachant des nuages de fumée. J'ai pris Badimoin par l'épaule.

— Tu vois, on fait des progrès : pour lui nous ne sommes pas des cannibales mais

seulement des chimpanzés, des mangeurs de cacahuètes. Je suis sûr que quand nous serons arrivés près des maisons, là-bas, nous serons devenus des hommes.

Nous sommes entrés dans la ville. Une jungle de pierre, de métal, de bruit, de danger. Les publicités électriques, les lumières des candélabres, des restaurants, les phares des autos transformaient la nuit en jour. Un véritable fleuve automobile nous séparait encore de Paris, et nous ne savions comment le franchir sans risquer notre vie. Nous avons failli mourir mille fois au cours de ces quelques premières heures de liberté. J'ignorais jusqu'à la signification des mots « passage clouté », « feu tricolore » ! Le fleuve suspendait son cours de manière incompréhensible, pendant quelques instants, et il suffisait que nous nous décidions à le traverser pour que les moteurs se remettent à rugir. Cela faisait bien vingt minutes que nous étions rejetés sur le trottoir, comme des

naufragés sur un rivage hostile, quand un groupe de fêtards s'est annoncé en brailant. Ils étaient trop saouls pour s'enquérir de qui nous étions. Ils ne se sont même pas aperçus que nous avions emprunté leur sillage, et ont passé le boulevard en marchant au pas sur le rythme d'une chanson que les haut-parleurs de l'Exposition ne cessaient de diffuser. L'un d'eux a même posé son bras sur mon épaule pour entonner le refrain.

*Qu'est-ce que t'at-
tends pour aller aux
Colonies*

*En Afrique, en Asie,
chez l'Rajah ou
l'Sultan...*

*Les serpents c'est
moins méchant*

*Qu'ta femme qui
gueule tout l'temps...*

Nous nous sommes séparés au coin de la rue Claude Decaen, et ils ont continué à chanter jusqu'au pont de la ligne de petite ceinture. Leurs cris se sont noyés dans le rafut d'un train, sur les poutrelles.

— Tu sais où on doit aller maintenant, Gocéné ?

Je me suis retourné pour contempler le carrefour. Un autocar jaune et vert venait juste de stopper devant une guérite. Je le montrai à Badimoin.

— Les gardiens les ont fait monter dans un camion semblable à celui-ci... Il va nous y conduire.

Je m'apprêtais à affronter une nouvelle fois le fleuve métallique. Badimoin m'a retenu.

— Attends... il y en a un autre qui roule en sens inverse, et encore un, là, qui tourne dans la petite rue... Et puis là-bas, deux qui se croisent...

La fatigue, le découragement m'ont envahi d'un coup. Mon dos a glissé le long d'un réverbère, et je me suis retrouvé assis sur le trottoir, les genoux en angle, la tête entre les mains. J'essayais de remettre de l'ordre dans mes idées quand deux notes obsédantes sont nées dans le lointain... Elles prenaient de l'ampleur à chaque seconde, saturant mon univers sonore, au point de l'occuper tout entier. Je me suis redressé.

— Tu entends ? C'est la police qui approche... Ils ont dû s'apercevoir de notre fuite... On ne peut pas rester là. Il faut aller se cacher.

Nous avons dévalé la petite rue bordée de maisons basses précédées de jardinets, avec en point de mire la gare de ceinture. Un peu plus loin, après le pont où avaient disparu les chanteurs, les premiers immeubles faisaient un rempart contre la clarté naissante. Nous nous sommes jetés dans une ruelle aux pavés disjoints, attirés par la musique qui venait

d'un café. Il a fallu calmer les battements du cœur, le souffle, arranger nos coiffures, nos vêtements avant d'oser pousser la porte vitrée. Nous sommes demeurés un bon moment dans l'entrée, entre une montagne de casiers à vin et un perroquet surchargé de manteaux, de vestes, de chapeaux. Cela faisait longtemps que nous n'avions pas eu aussi chaud. Un vieillard juché sur un tabouret haut jouait de l'accordéon en sourdine. L'un des serveurs, un plateau garni de bouteilles, de verres et d'assiettes vides en équilibre sur la paume, a fini par s'approcher de nous. Il a toisé Badimoin de la tête aux pieds, et son regard est remonté le long de mon corps.

— Bonjour, messieurs... C'est seulement pour boire ou pour manger ?

C'était la première fois que nous pénétrions dans un restaurant blanc, et celui-là, en plus, ne se trouvait pas n'importe où, mais à Paris !

— Nous avons un peu faim... Merci... On peut aller s'installer au fond ?

— Bien entendu, suivez-moi.

Le garçon a tourné les talons, posé son plateau sur le zinc, au passage, et nous a placés dans un recoin, près d'une salle où des habitués jouaient au billard. Le silence s'est fait sur notre passage, l'observation, insistante. Il a lissé la nappe vichy, disposé assiettes, verres et couverts et sorti un carnet, un crayon, de la poche de son tablier.

— En plat du jour et de la nuit, je peux vous proposer des moules au vin blanc, façon marinière, ou le couscous d'Abd el Kader au bouillon gras. Sinon, on a des viandes grillées, à la carte...

— Du couscous, pour tous les deux, et beaucoup d'eau.

Il est reparti en criant « deux Abdel et un château Lapompe ». Nous sommes restés

assez dubitatifs, à l'arrivée des plats. Il nous a encouragés à manger.

— Vous pouvez y aller en confiance. Le cuistot a passé dix ans au Maroc, dans la Légion... Il le prépare comme au pays.

Je lui ai souri, et j'ai planté ma cuillère dans la semoule. Derrière, les boules d'ivoire s'entrechoquaient.

— Je ne veux pas être indiscret, mais je n'arrive pas à deviner de quel pays vous êtes... Je n'ai pas encore pris le temps d'aller à l'Exposition, ça m'aurait aidé... Le patron dit que vous venez sûrement de Guyane...

J'ai ingurgité les grains imbibés de bouillon.

— Vous pouvez lui dire qu'il a raison. C'est de là qu'on est... De Guyane.

L'accordéoniste s'était levé, et il est venu jouer un air triste à pleurer devant notre table. Il fredonnait les paroles, entre ses

dents, et je me souviens encore d'une phrase qui revenait sans cesse : « Nous sommes seuls... »

Badimoin n'écoutait pas ; le nez pointé vers l'assiette, il enfournait légumes, couscous et morceaux de viande, prenant tout juste le soin de respirer. À la fin de la chanson, alors que le musicien s'éloignait, il s'est redressé, épanoui.

— Il y a des mois que je n'avais pas aussi bien mangé ! Sur le bateau, ça pouvait encore passer, mais ce qu'ils nous donnent au zoo, même nos chiens s'en détournent, au pays...

L'air de musique avait installé sa nostalgie dans ma tête. J'ai fermé les yeux.

— Qu'est-ce que tu as, Gocéné ? Ça ne va pas ?

J'ai avalé un grand verre d'eau, respiré profondément.

— À certains moments, le découragement s'empare de moi. Je me dis que nous ne reverrons jamais notre village, notre tribu... Alors je fais comme tu viens de le voir, je baisse les paupières... Les images viennent tout doucement... Fais comme moi, Badimoin... Regarde, tu vois la piste, au bord du creek ? Elle monte en lacet de Hienghene jusqu'à Tendo. Nous marchons dans l'ombre des pins colonnaires. Les roussettes prennent leur envol en criant, et filent vers la tribu de Trendanite pour prévenir les amis de notre retour. Les femmes se relèvent, dans les champs d'ignames, de taros, et nous font des signes de bienvenue. Tous les enfants des tribus de la montagne nous entourent : « Gocéné, Badimoin, c'était comment l'Europe, c'était comment Paris, c'était comment la France ? »

Il a les yeux clos, lui aussi, et il voit.

— Qu'est-ce que tu leur réponds ? Tu leur parles du zoo de l'Exposition coloniale, de l'enlèvement de Minoé ?

— Non, je leur invente un conte, je leur dis que c'est beau, que c'est le pays des merveilles, pour ne pas briser leurs rêves... Mais très tard dans la nuit, alors qu'ils dorment dans les bras de leurs mères, quand les cendres étouffent les derniers brandons, je raconte, à voix basse, pour les anciens qui ont vu arriver les missionnaires sur la Grande-Terre. Je leur explique qu'on nous obligeait, hommes et femmes, à danser nus, la taille et les reins recouverts d'un simple manou. Que nous n'avions pas le droit de parler entre nous, seulement de grogner comme des bêtes, pour provoquer les rires des gens, derrière les grilles... Qu'on nous a séparés ainsi qu'on le fait d'une portée de chiots, sans qu'aucun ne sache où était son frère, sa sœur. Qu'on nous traitait

d'anthropophages, de polygames, qu'on insultait les noms légués par nos ancêtres...

Le garçon s'était approché de notre table. Il a mouillé la pointe de son crayon, pour faire l'addition. Il a récapitulé ce qu'il nous avait servi, et a posé entre nous deux, sur la nappe vichy, la feuille arrachée à son carnet.

— On ne va pas tarder à fermer...

— Nous allons partir... Tenez.

J'ai sorti du portefeuille déterré par Badimoin devant la porte de la grande case deux larges billets sur lesquels me sont revenues quelques pièces jaunes.

Nous avons déserté la salle presque vide. L'accordéoniste logeait dans une caisse son instrument plaintif, calé contre l'évier le légionnaire faisait la vaisselle, le patron jetait des poignées de sciure sur le sol, tandis que sa femme vérifiait la recette. Le tonnerre s'est mis à gronder lorsque j'ai poussé la porte, une bourrasque a soulevé la poussière

des trottoirs, et les premières gouttes se sont écrasées sur les pavés, laissant des empreintes grosses comme des pièces de monnaie. Nous étions à peine dehors qu'un nouvel éclair a déchiré le ciel. La ruelle n'offrait aucun abri. Nous nous sommes résolus à courir sous le déluge, sans trop savoir où nous menaient nos pas. Une rue, puis une autre, et une autre encore, jusqu'à retrouver l'avenue qui faisait face à l'Exposition coloniale. La pluie commençait à transpercer le tissu trop mince de nos vêtements. J'ai entraîné Badimoin vers des escaliers qui s'enfonçaient dans le sol. Il s'est arrêté net, ses chaussures en équilibre sur le nez de la première marche. Je me suis retourné.

— Viens te mettre à l'abri...

Il a remué la tête, pris de tremblements. Les passants, tête rentrée dans les épaules, le bousculaient en maugréant.

— Je n'ai pas le droit d'aller sous terre...

Je lui ai tendu la main.

— Viens, je te dis ! Le froid va te prendre...
Tu vas tomber malade.

— Tu te souviens de Nehewoué qui vivait avec les morts qui dorment dans les branches des banians et les morts qui dorment sous la terre ?

Je l'ai tiré par la manche.

— Bien sûr que je m'en souviens. J'ai gratté avec lui le crâne et les ossements de mes oncles... Tu me raconteras un peu plus bas, à l'abri... Allez...

Rien n'y a fait. J'ai fini par grimper près de lui. Il a tourné vers moi son visage ruisselant d'eau.

— Il m'a dit qu'il avait vu le jour où les montagnes noires se sont fendues comme une noix de coco sous la pierre. La tempête mugissait plus fort que mille bœufs sauvages, le sol tremblait plus fort encore

que mes mains. Des abîmes s'ouvraient sous les pas, appelant leurs victimes. Toute la tribu s'est réfugiée dans une grotte de corail qui surplombait le village et où reposaient les morts, depuis toujours. Nehewoué ne les a pas suivis. Il est resté dans la vallée. Pour lui, seuls les morts pouvaient demander asile aux vivants. Il s'est attaché au poteau central de la grande case. Le cyclone a tout détruit, sauf cette poutre, et l'eau est montée jusqu'à ses épaules. Quand le ciel s'est assagi, les montagnes noires s'étaient déchirées, comme des feuilles de bananier séchées, et leurs fragments énormes avaient comblé la grotte de corail, ensevelissant tous les siens... C'est ce jour-là que Nehewoué est devenu le gardien des morts qui dorment dans les branches des banians et des morts qui dorment sous la terre...

Je l'ai pris par les épaules, pour l'obliger à se retourner vers l'esplanade de Reuilly.

— Où vois-tu les montagnes noires ? Où vois-tu les banians, la grotte de corail, et cette petite pousse de vent, tu appelles ça un cyclone ? Viens, on va se reposer, le temps que la pluie cesse de tomber...

Il s'est laissé faire. Je l'ai senti se figer à nouveau quand un vacarme assourdissant est monté des profondeurs. À vrai dire, j'ai moi-même eu un mouvement de recul mais il était impossible de repartir en arrière, nous étions pris dans une foule humide, impatiente d'échapper au déluge. Un couloir voûté recouvert de céramique blanche menait à une vaste salle violemment éclairée au milieu de laquelle trônait une sorte de petite maison. Les gens venaient y faire la queue avant de descendre d'autres marches. C'est de là que montait le bruit. Nous avons suivi le mouvement. Un homme habillé de bleu, assis sur un strapontin, a tendu la main gauche.

— Ticket, s'il vous plaît...

— Ticket ! C'est quoi « ticket » ?

Il a relevé le bord de sa casquette avec l'extrémité de la pince qu'il tenait dans son autre main, pour me toiser.

— Pour prendre le métro, il faut un ticket ! Ils en vendent derrière, au guichet...

Les gens s'agglutinaient en protestant contre le piétinement que nous leur imposions. Le poinçonneur a capitulé.

— On ne va pas bloquer toute la station, vous n'avez qu'à y aller ! Si vous vous faites arrêter par un contrôleur, tant pis pour vous, je vous aurai prévenus.

Nous sommes arrivés sur le quai à l'instant où une rame débouchait du tunnel. Le train a freiné dans un fracas métallique assourdissant. Des gerbes d'étincelles illuminaient la fosse dans laquelle il glissait. Toutes les portes se sont ouvertes en même temps, et des gens sont descendus, semblables en tout point à ceux qui se pressaient pour monter.

Les bancs de bois qui longeaient le mur s'étaient libérés de leurs occupants. Nous nous y sommes installés tandis que la rumeur du métro s'estompait dans le souterrain. Badimoin n'avait plus peur ; il bâillait sans retenue, la tête bloquée dans l'encoignure d'une armoire de matériel. Il n'a pas tardé à s'endormir, et j'ai veillé sur son sommeil le temps qu'une quinzaine de rames de métro se vident puis s'emplissent de voyageurs. Les gens nous regardaient comme des bêtes curieuses, mais il suffisait que je leur souris pour qu'en retour leur visage s'éclaire. Un vieil homme est venu s'asseoir près de moi, en attendant son train, et il m'a parlé des Indiens Peaux-Rouges qu'il avait vus défiler au stade Buffalo derrière William Cody, des Araucans mapuches, des Esquimaux, des Nubiens, des Gauchos argentins, des Pygmées, des Jivaros, que le musée d'ethnographie du Trocadéro présentait régulièrement aux Parisiens. À lui aussi

j'ai dit que nous venions de Guyane pour ne pas qu'il ait peur de mes dents. Nos vêtements étaient secs, et je me suis décidé à secouer Badimoin.

— Badimoin, tu m'entends ? Réveille-toi...

Il s'est redressé, les yeux grands ouverts, effrayé, incapable de comprendre où il était. Ma présence l'a aussitôt rassuré.

— Il y a longtemps que je dors ?

— Je ne sais pas, la lumière est toujours la même, ici... Écoute, Badimoin... Je n'arrête pas de remuer les mêmes idées dans ma tête. Je crois qu'il n'y a qu'une seule façon de retrouver Minoé...

Il s'est penché vers moi. Un balayeur nous a demandé de soulever nos pieds pour ramener vers lui des mégots et des papiers.

— Laquelle ?

— Il faut retourner au zoo...

J'ai lu la déception sur ses traits.

— Si c'était pour en arriver là, tu aurais mieux fait de dormir ! Comme moi.

— Laisse-moi terminer. Je n'ai pas dit qu'on allait escalader les grilles en sens inverse pour reprendre nos places de cannibales dans leur village kanak ! Je ne suis pas devenu fou... J'ai réfléchi, et je me suis souvenu qu'une personne que nous connaissons sait où les nôtres ont été emmenés...

Il a froncé les sourcils.

— Un de nos frères est dans le secret ?

— Non, je te parle du gardien qui accompagnait le grand chef des Blancs... Il ne reste pas avec ses hommes la nuit, dans la cabane. Il arrive avant l'ouverture au public de l'Exposition... Je le voyais passer chaque matin, seul, par le chemin qui longe le marigot des crocodiles. Il faut y aller, dès maintenant, et lui tendre une embuscade. C'est notre seule chance...

Nous avons quitté la station au milieu d'une foule d'ouvriers qui se dirigeaient vers l'esplanade de Reuilly pour procéder aux finitions des pavillons ou réparer ce qui commençait à se détraquer. La pluie avait cessé, et seules quelques branches arrachées aux arbres par les rafales de vent témoignaient de sa violence passée. Des agents de police, képi, cape et bâton blanc, se tenaient au milieu des carrefours et protégeaient les piétons des assauts des voitures. Tout donnait une impression de calme et d'harmonie, mais il me suffisait de voir la couleur de mes mains pour les enfouir aussitôt dans mes poches et rentrer la tête dans mes épaules. Des contrôleurs filtraient l'entrée principale, fouillant les musettes, les boîtes à outils, vérifiant les autorisations. Il nous fallut faire un long détour pour les éviter, longer les musées, les bâtiments des officiels et rejoindre la porte de Picpus. Un désert miniature entourait une reproduction de la

basilique tripolitaine de Leptis Magna et quelques moulages de monuments d'Erythrée, de Cyrénaïque. Un peu plus loin, devant des icebergs en trompe l'œil, des chiens de traîneau gémissaient sur une banquise peinte, en regardant un ballet laotien qui répétait son spectacle. Une chorale balinaise s'accordait, accompagnée par le son plaintif et irritant que les musiciens tiraient de longues flûtes de roseau. Les cris des animaux que l'on commençait à soigner, à nourrir, orientaient notre progression. Nous avons traversé la grande pelouse pour approcher du lac Daumesnil, puis franchi une barrière qui interdisait le passage des voitures vers le parc zoologique. Nous devons maintenant progresser à l'écart des chemins, dans la broussaille, les herbes hautes, avec l'enclos des pachydermes en ligne de mire. Badimoin s'est arrêté après que nous eûmes dépassé la mare dans laquelle barbotait un couple de rhinocéros à deux cornes.

— Où est-ce qu'on est, Gocéné ? Tu es sûr que ce n'est pas dans l'autre sens ?

J'ai escaladé le tronc d'un sapin pour me hisser sur la première branche.

— Tu t'inquiètes pour rien... C'est là-bas. Il y a encore les antilopes, les zèbres, les caméléopards... D'ici on voit la fosse aux lions et le village kanak...

Les oiseaux s'envolaient par dizaines à notre approche, les écureuils grimpaient dans les chênes, jusqu'à un lapin débusqué par hasard qui fila entre mes jambes. Nous nous sommes installés au sommet d'une bosse qui dominait le marigot des crocodiles ainsi que le chemin de traverse encaissé. La végétation y était dense, composée d'onagres, de stellaires, de bleuets, d'héliotropes. Nous nous sommes dissimulés derrière le feuillage serré d'un forsythia, fascinés par les déplacements insensibles des caïmans et des alligators dans l'eau croupie. Il

ne passait personne, sur le sentier, et je me demandais si nous n'avions pas perdu trop de temps. Soudain, Badimoin a serré ses doigts sur mon bras. Un homme approchait en sifflant l'air de *Nénufar*, la marche officielle de l'Exposition coloniale. Nous nous sommes allongés dans l'herbe, le regard pointé sur l'endroit où le passant nous apparaîtrait. J'ai murmuré :

— Il ne faut surtout pas qu'il nous repère... Je vais ramper un peu plus loin en me rapprochant du chemin. Si c'est lui, je lui saute dessus, et tu viens te placer derrière pour lui couper toute retraite...

Je me suis écorché les mains aux épines d'un rosier nain dans ma progression vers l'endroit qui me semblait être le plus favorable pour l'attaque. En relevant la tête, j'ai reconnu le gardien-chef, celui-là même qui avait procédé à l'appel de ceux qui devaient partir pour Paris. Vêtu de son uniforme, il marchait en balançant les épaules au rythme

de la chanson, et un pas sur deux, la gamelle qu'il tenait à bout de bras tapait sur son genou avec un bruit mat. Il a dépassé le forsythia qui cachait Badimoin, sans se douter de rien. Mon ventre, ma poitrine se sont décollés de la terre, mes muscles se sont durcis, tendus comme le bois d'un arc... J'ai bloqué mon souffle et sauté en silence au moment précis où sa casquette émergeait devant mes yeux. D'abord mes mains l'ont atteint aux épaules, puis le poids de mon corps s'est abattu sur lui. Nous avons roulé dans les taillis. Il était beaucoup plus vigoureux que je ne l'imaginais, et il est parvenu à se relever avant moi. Le surveillant s'apprêtait à me frapper du pied quand Badimoin a pris la relève. Il l'a ceinturé. Le gardien a tenté de crier, de porter à ses lèvres le sifflet qui pendait à son cou. Je l'ai contourné pour éviter ses ruades, et j'ai plaqué ma paume sur sa bouche.

— Tu vas te taire, à la fin ! Si tu n'essaies pas de t'échapper, si tu ne hurles pas, on ne

te fera pas de mal... On veut seulement parler avec toi. Tu vas venir avec nous sans faire d'histoires...

Il a marmonné contre ma main, en roulant des yeux et en relevant ses sourcils. Badimoin a assuré sa prise puis il l'a obligé à escalader le monticule. Nous nous sommes arrêtés à l'autre extrémité du relief qui formait une sorte de terrasse naturelle au-dessus du marigot. On entendait distinctement les clapotements, les respirations inquiétantes, les claquements de mâchoires des sauriens affamés. J'ai fait glisser ma main, libérant ses lèvres.

— Qu'est-ce que vous me voulez tous les deux ? Vous vous croyez dans votre jungle !

Badimoin qui lui interdisait tout mouvement s'est penché à son oreille.

— Si ça n'avait tenu qu'à nous, on y serait restés...

J'ai capté son regard :

— Je veux savoir où vous avez emmené les nôtres.

Il a souri en inclinant la tête vers l'arrière.

— Ils sont à côté... Ils se tiennent tranquilles ; c'est vous deux qui êtes partis.

Je l'ai pris par le col, nos nez se sont touchés.

— Je te parle de Minoé et des autres sœurs, des autres frères. Tous ceux que vous avez obligé à monter dans le camion jaune et vert... Où sont-ils ?

— Je n'ai rien à dire.

Badimoin l'a projeté au sol en lui fauchant les pieds. Il l'a plaqué, un genou sur le thorax, et lui a pris les poignets.

— Attrape-le par les jambes, Gocéné... On va voir s'il continue à faire le malin quand il va se balancer au-dessus des crocodiles...

Je l'avais rarement connu aussi déterminé.

— Regarde-les, en bas... Ils n'ont pas encore mangé ce matin. Ils ouvrent des gueules plus grandes que celles des requins blancs de la mer de Corail. Tu es prêt ? On soulève...

Le gardien-chef n'a même pas essayé de se débattre.

— Vous êtes complètement dingues ! Vous n'oserez pas...

Nous avons entrepris d'imprimer des mouvements de balançoire à son corps en augmentant l'amplitude à chaque retour. Il se mettait à hurler dès qu'il apercevait les roseaux, la boue lardée d'empreintes.

— Au prochain tour, on te jette !

— Ne me lâchez pas... Je vous en supplie...

Quand il a été au plus haut, j'ai ouvert ma main droite, et Badimoin a fait de même avec la gauche. Nous avions l'habitude de cette manœuvre dont nous usions pour faire peur aux plus turbulents des enfants de la

tribu que nous menacions d'un envol depuis un rocher surplombant le creek. Le gardien s'est senti partir. Son cri s'est coincé au fond de sa gorge, et il ne savait pas s'il vivait encore quand nous l'avons reposé sur l'herbe. Nous avons attendu qu'il reprenne sa respiration pour lui empoigner à nouveau les pieds, les mains.

— Non, arrêtez... Lâchez-moi, je vais parler...

Une quinzaine d'alligators et de crocodiles s'étaient rassemblés en contrebas. Badimoin m'a imité quand j'ai fait décoller le dos du gardien du sol.

— Ne recommencez pas... Je vais tout vous dire...

— On t'écoute, mais attention, on se tient prêts à leur donner à manger si tu essaies de nous mentir. Au moindre doute, tu plonges.

Il s'est mis à parler, tandis que nous le bercions au-dessus des gueules avides et menaçantes.

— J'ai agi sur ordre... Ce n'est pas moi qui ai pris la décision... M. Grimaut voulait que je sélectionne une trentaine d'individus de la tribu...

J'ai insensiblement augmenté l'ampleur du mouvement.

— Où est-ce qu'ils sont en ce moment ?

— À Paris... Ils doivent prendre un train cet après-midi à la gare de l'Est pour aller en Allemagne, à Francfort...

Badimoin a élevé la voix.

— En Allemagne ! Eux aussi, ils organisent une Exposition coloniale ?

— Non, on les emmène travailler dans un cirque, comme attraction exotique... Les cannibales français... Je n'y suis pour rien. C'est

la direction, ceux des bureaux de la porte Dorée qui ont tout organisé...

— Et pour les coups que j'ai reçus, qui tenait la matraque ?

Les jappements d'un chien nous ont alertés. Nous avons posé notre fardeau dégoulinant de sueur à terre, le temps qu'un couple de curieux passe dans le sentier. Je me suis agenouillé près du visage du gardien.

— Je me fiche du haut-commissaire et de tous ceux qui croient nous offenser en nous traitant comme des animaux. Je veux connaître toutes les minutes que Minoé a passées hors de mon regard, hors de ma promesse. Tu entends ?

— Je vous l'ai déjà dit... On va les mettre dans un train pour l'Allemagne... Juste avant que l'autobus démarre, j'ai entendu l'adresse que M. Grimaut donnait au chauffeur... Il devait les conduire dans un dortoir de

l'Armée du Salut. Celui du boulevard de la Chapelle...

Le regard de Badimoin a croisé le mien.

— C'est loin, le boulevard de la Chapelle ?

— De la porte Dorée, il y en a pour une heure... Il faut descendre à la station Barbès-Rochechouart. C'est juste en face du métro aérien...

Je revoyais Minoé marchant de son pas balancé le long des palétuviers de la mangrove, offrant ses membres nus, cuivrés, aux caresses du soleil levant. Elle ressemblait à Kaavo, la fille du chef de Témala, l'héroïne de cette légende que nous racontait le père Grasser, à l'office de Canala... Les poules sultanes et les hérons s'envolaient à son approche, les gouttelettes de rosée, scintillantes comme des perles, roulaient sur sa peau... La voix de Badimoin dissipa ma rêverie.

— Tu as intérêt à rester tranquille, et à ne rien dire à personne de ce qui vient de se

passer ici. À personne, tu entends ? Avant de te tendre l'embuscade, nous sommes allés voir les guerriers, dans le village kanak... Au premier mot, ils ont le devoir sacré de te tuer.

Le surveillant a pris appui sur ses mains pour se mettre en position assise. Il nous regardait, incrédule, tout surpris de s'en tirer à si bon compte. Pendant que Badimoin allait ramasser la gamelle tombée lors de l'assaut, je me suis saisi d'une grosse branche qui traînait dans l'herbe. Le gardien-chef s'est protégé le crâne, persuadé que sa dernière heure était arrivée. J'ai visé la nuque, frappant juste assez fort pour l'assommer, puis nous sommes repartis vers les boulevards en mangeant la cuisse et le blanc de poulet, les haricots verts, dont il aurait dû faire son ordinaire.

Un violent brassage d'air nous oblige à lever les yeux au ciel. Sans un mot,

Wathiock pointe du doigt le dôme des kaoris. Par les béances du feuillage, un gendarme en short, assis les jambes dans le vide, nous observe à la jumelle depuis un hélicoptère en sustentation. Kali lui adresse un bras d'honneur puis s'en désintéresse. Il verse l'eau d'une bouteille en plastique dans la bouilloire aux flancs noircis qu'il repose sur le feu. Ils savent maintenant à quoi s'en tenir sur le barrage, ceux de Nouméa. L'alouette guerrière reprend de l'altitude, vire et semble plonger dans la baie.

Une fois encore, nous avons traversé l'Exposition qu'envahissaient de nouvelles cohortes de visiteurs. Autour du grand lac, les guinguettes ouvraient leurs volets, les cuisiniers épluchaient les pommes de terre, on alignait les bouteilles de mousseux entre les pains de glace, on préparait la pâte à gaufres et les citronnades. Nous remontions le courant des arrivants, freinés, bousculés. À la porte Dorée, un adolescent trop vite monté

en graine et déjà dégarni prenait la foule en photo, juché sur le cadre d'un vélo que son assistant maintenait en équilibre. Je détournai la tête pour échapper à l'objectif.

Parvenu devant la bouche du métro, Badimoin refusa de se faire absorber. La peur de la grotte des morts l'avait repris. Je tentai de le convaincre, sans succès, de descendre les degrés.

— Tu es déjà venu, tout à l'heure... Il n'y a rien d'autre qu'une gare, qu'un train... Ce sont des hommes qui l'ont construit. Rien que des hommes...

Ses doigts se crispèrent sur la rambarde.

— Cette nuit, j'étais trop fatigué pour résister... Je ne poserai pas le pied sur les marches de cet escalier, Gocéné. Tu pourras me dire tout ce que tu voudras, rien n'y fera... Viens... On n'a pas besoin du train. Il n'y a pas d'endroit au monde qu'on ne puisse atteindre par ses propres moyens...

Il m'a regardé avec insistance, et j'ai baissé les yeux. Au fond de moi je savais bien qu'il avait raison, mais la hâte de revoir Minoé me poussait à piétiner les croyances. Je me suis approché d'un ouvrier qui allumait une cigarette, le col de sa veste relevé contre le vent.

— Pardon, vous pouvez me dire comment on rejoint Barbès-Rochechouart et le boulevard de la Chapelle, à pied...

Il a redressé la tête et m'a fixé un bon moment, le temps de rejeter deux ou trois nuages de fumée. Il a pointé le doigt vers sa droite.

— Barbès ? Ça va vous faire un drôle de bout de chemin... Ce serait moi, je mettrais le cap direct sur République, Bastille et gare de l'Est... En deux heures, j'y suis... Vous connaissez un peu Paris ?

— Non, pas du tout... Nous sommes venus pour l'Exposition coloniale, et on a promis de rendre visite à la famille...

— Le plus simple, si vous ne voulez pas vous perdre, c'est de longer les Maréchaux jusqu'à la porte de Clignancourt, et ensuite de plonger droit sur Barbès par le boulevard Ornano. Le problème, c'est que vous risquez d'en avoir pour la moitié de la journée...

Dans tout le quartier de l'Exposition, les fortifications de Paris avaient été abattues, et remplacées par des alignements de cités à bon marché. Plus loin, c'était une succession de chantiers et de terrains vagues au bout desquels se dressaient les murs des casernes, des bastions. Bientôt, la bande de terre située entre le boulevard où nous marchions et l'ouvrage de défense qui séparait la ville de la banlieue, ne fut plus occupée que par un amoncellement sans fin de baraques en tôle ou en bois, de roulottes, de vieux camions, de wagons tordus, de tentes de l'armée. Un peu

ce qu'on trouve aujourd'hui vers Ducos et Dumbea, à la sortie de Nouméa... Les squats de la zone... Il s'est mis à faire chaud. Nous nous sommes arrêtés dans une petite boutique en planches encadrée par des palissades, pour boire un verre d'eau. Un vieil homme vacillait près du comptoir. Les pans de son pardessus traînaient dans la sciure. Il exhumait tout un tas d'objets de ses poches et les alignait devant la patronne qui ne disait pas un mot. En sortant, nous avons coupé à travers le bidonville, pour retrouver les Maréchaux. Un incendie avait détruit quelques maisons. Il a fallu marcher sur les plâtras croulants, parmi les fleurs fanées, les napperons, les étagères, les bibelots, les petites cuillères... C'est sûrement là que le vieux avait trouvé ses trésors. La route s'élevait, et partageait l'océan de toits gris, de cheminées. Badimoin s'est arrêté pour compter les flèches des églises qui émergeaient de la brume. Il était tout

heureux de reconnaître la silhouette du Sacré-Cœur qu'il avait vu sur le livre du curé, à Canala. Le soleil s'était fixé au zénith quand nous avons traversé les deux canaux pour atteindre le quartier des boucheries et des gazomètres. Les arbres étaient gris, poussiéreux, l'air saturé de vapeurs, de chimies, de cris métalliques... Le sol tremblait sous nos pieds au passage des convois sur les lignes, en contrebas. Trois heures sonnaient à Notre-Dame-de-Clignancourt lorsque nous nous sommes accordé quelques minutes de repos sur le premier banc du boulevard Barbès, près d'une fabrique de meubles.

La rue descendait en pente douce vers le cœur de Paris, interdit au regard par la passerelle du métro aérien. Les passants levaient la tête, attirés par une musique dont les échos revenaient par vagues dans le tumulte de la circulation automobile. Au carrefour, la foule faisait cercle autour d'un orchestre de cuivres en uniforme bleu. Les

hommes, trompettes et cymbales, se tenaient à droite, tandis que les femmes habillées de même couleur chantaient, à gauche, les louanges du Seigneur que reprenaient quelques badauds. Un gamin, casquette et veste à boutons dorés, sillonnait les rangs des curieux. Il agitait un tronc d'une main et brandissait le journal *Cri de guerre* de l'autre. Je glissai une pièce de monnaie dans la tirelire quand un groupe situé face à moi se disloqua, découvrant la plaque vissée près de l'entrée d'un immeuble : Armée du Salut. Deux de leurs soldats se tenaient de part et d'autre de la porte. Mon coude frota les côtes de Badimoin.

— Regarde, c'est là que le gardien a dit qu'ils les avaient emmenés... Il faut trouver un moyen de pénétrer à l'intérieur.

Badimoin se faufila entre les gens agglutinés. Il me fit signe de le rejoindre pour me montrer un passage étroit qui séparait le bâtiment de la devanture d'une quincaillerie.

— On va essayer par ici, Gocéné. J'ai l'impression qu'il n'y a personne pour le moment...Passe devant, vite !

Nous avons gagné les caves par une courte rampe fortement inclinée. Entre le local des poubelles et les réserves de charbon, une échelle de meunier permettait d'accéder au couloir du rez-de-chaussée au bout duquel les deux soldats de Dieu montaient la garde. Je le traversai sur la pointe des pieds et grimpai les premières marches de l'escalier principal, aussitôt imité par Badimoin. Malgré toutes nos précautions, le bois craquait sous nos pas, mais la musique venait à notre secours. Une cuisine et un réfectoire occupaient le premier étage. Au niveau supérieur, deux portes ouvraient sur des dortoirs aussi vastes que vides, l'un pour les hommes, l'autre pour les femmes. Épuisé, découragé, je me laissai tomber sur un lit de fer. Badimoin vint s'asseoir sur le bord du matelas.

— Comment savoir si c'est bien là qu'on les a enfermés ? De toute façon, on arrive trop tard. Tu crois qu'ils sont déjà partis en Allemagne ?

C'est en me redressant pour m'adosser au montant métallique que je vis le minuscule morceau de tissu multicolore attaché à la poignée de la fenêtre, près d'un portrait de William Booth, le fondateur de l'Armée du Salut. Je me levai, dénouai l'enlacement pour porter le linge à mon visage.

— Minoé était bien retenue dans cette pièce. Regarde, elle a déchiré un bout du manou qu'elle portait autour de la taille et que son père lui avait offert lors de la cérémonie des adieux, à Canala. Elle n'a pas perdu espoir, elle savait que j'allais venir... Il faut maintenant que...

Je m'arrêtai au milieu de ma phrase. Dans l'encadrement de la porte, le contre-jour découpait la silhouette d'un des soldats.

— Qu'est-ce que vous foutez là, tous les deux ! Vous n'êtes pas partis avec les autres ?

Il commit l'erreur de se retourner pour demander de l'aide. Badimoin était sur lui alors qu'il n'avait même pas fini de faire pivoter sa tête. Il le jeta à terre d'un coup d'épaule, et je l'enjambai pour me lancer dans les escaliers. Le gars qui nous avait surpris hurlait tout ce qu'il savait, alertant ses collègues que nous entendions monter à notre rencontre. Badimoin tomba nez à nez avec eux sur le palier du premier étage. Il repoussa l'attaque à coups de pied, précipitant un assaillant au bas des marches, mais d'autres faisaient front, armés de bâtons. Je le tirai par la manche.

— Viens, ils sont trop nombreux !

Nous nous sommes mis à courir à travers le réfectoire en renversant les tables, les chaises dans lesquelles nos poursuivants s'empêtraient. La cuisine a subi le même

sort. Badimoin s'amusait à lancer les couverts, par poignées, puis les verres, les assiettes, tandis que je faisais tomber les plats, les chariots, que je basculais les marmites pleines de soupe, d'huile de friture... Je suis monté sur la cuisinière et j'ai ouvert la fenêtre qui surplombait une cour où des enfants jouaient à la marelle. Badimoin a sauté le premier, près de la case du paradis, puis je l'ai rejoint après avoir jeté un dernier coup d'œil aux soldats de Dieu qui patinaient dans la soupe populaire. Le temps qu'ils envoient des renforts, nous nous étions déjà mêlés à la foule des boulevards, aux nouveaux venus qui affluaient de la station Barbès-Rochechouart. L'un d'eux nous a dit de suivre la ligne du métro aérien et de traverser deux ponts pour nous rapprocher de la gare de l'Est. Le trottoir longeait les hauts murs d'un hôpital. Quelques ouvertures protégées de grilles montraient des jardins laissés à l'abandon. Dans une cour, des rescapés des tranchées,

coincés dans leurs voiturettes d'hommes-troncs, réchauffaient leurs cicatrices au soleil. Nous avons franchi les lignes du chemin de fer, dans la fumée grise des convois. Au loin, d'immenses verrières recouvraient les quais où stationnaient, haletants, les trains en partance. Quand nous sommes arrivés sur l'esplanade, des centaines de soldats attendaient l'ordre du départ, assis sur leur paquetage, absorbés par le spectacle du carrefour, les manœuvres des tramways. Des totems à figures de femmes étaient juchés au sommet des piliers qui soutenaient le toit de la gare. J'ai poussé la lourde porte vitrée, et le tumulte a submergé la rumeur confuse et sourde, cette palpitation, ce souffle des rues de Paris. Comme si nous étions entrés dans une ruche de métal et de verre dont la reine aurait pris la forme d'une locomotive Pacific, suante, suintante, boursoflée, vers laquelle convergeraient des milliers d'insectes chargés de valises ou de

paquets. J'ai voulu reculer, saisi du même trouble que Badimoin quelques heures plus tôt devant la bouche assombrie du métro, mais la pression des voyageurs m'a obligé à franchir le sas. Nous nous sommes réfugiés derrière un kiosque à journaux pour essayer de comprendre dans quel monde nous étions tombés. Toute cette multitude de piétons, de porteurs, traçait sa route de manière décidée, s'enchevêtrant sans jamais se heurter, et j'étais fasciné par l'harmonie qui naissait du chaos. Soudain une voix en bouillie est sortie d'un haut-parleur accroché au-dessus d'un alignement de guichets. Les mots se cognaient aux montants métalliques, au ciel de verre et je fus incapable d'en saisir la moindre syllabe. Badimoin approcha ses lèvres de mon oreille pour me parler.

— Il y a des trains partout... Encore plus qu'à Marseille. Comment on va savoir dans lequel ils ont mis nos frères ?

— J'espère surtout qu'ils sont encore là, et que le leur n'est pas encore parti.

Une femme passait, tenant un enfant à chaque main. Je me suis placé sur son chemin. Elle a tenté de m'éviter, mais le jeune garçon qui marchait à sa droite s'est arrêté pour me dévisager. Il s'est blotti contre sa mère.

— Maman, regarde, il est pareil qu'au zoo...

— Fulbert, tu te tais ! Je t'ai pourtant dit quelque chose !

Elle a rougi, et son regard a croisé le mien l'obligeant à me parler.

— Excusez-le, monsieur, c'est un enfant...

— Ce n'est rien... Je voulais vous demander où se trouve le train pour Francfort, en Allemagne ?

Elle a levé une main pour me montrer le tableau suspendu sous l'horloge, entraînant le bras du gamin vers le haut.

— Tous les départs sont annoncés sur ce panneau.

J'ai cligné des yeux, ridé mon front.

— Je n'arrive pas à lire, madame, j'ai mal aux yeux, c'est trop petit...

Elle se disposait à repartir, mais je crois qu'elle s'était rendu compte que je ne savais pas lire. Elle a incliné la tête vers l'arrière.

— Longwy, voie numéro deux... Reims, voie numéro quatre... Metz-Forbach-Sarrebruck... C'est celui-là, il y a un changement, et il repart ensuite pour Francfort... Voie numéro cinq, départ à treize heures cinquante... Dépêchez-vous, vous allez le manquer, il s'apprête à quitter la gare...

Badimoin se mit à crier en agitant les bras.

— Elle est où, la voie numéro cinq ?

— Juste devant, c'est la locomotive qui vient de siffler...

Il me prit par le bras et m'entraîna. Nous courions droit devant nous, bousculant les gens sur notre passage, sautant par-dessus les bagages posés à terre. La motrice se trouvait encore sous les verrières, et la vapeur de l'effort, rabattue par le vent, envahissait les quais. La respiration de la machine, d'abord laborieuse, ahanante, trouvait déjà son rythme. La traction faisait grincer l'armature des wagons, les essieux. Je tentai de suivre la cadence de la machine, pour me porter à la hauteur de la dernière voiture. J'eus le temps d'apercevoir la silhouette d'un frère, entre deux contrôleurs, avant que le quai ne se dérobe sous mes pas. Je chutai sur le ballast et m'écorchai les bras, les paumes, le front, aux cailloux coupants du remblai. Badimoin sauta pour venir s'agenouiller à mes côtés.

— Tu t'es fait mal ?

Il me fallut du temps pour reprendre mon souffle.

— Ils étaient dans ce train... J'ai reconnu Willy Karembu, qu'on appelait aussi Dashimwa, juste avant de tomber...

— Tout ce qu'on a fait n'a servi à rien. On ne les reverra plus jamais...

Je me suis redressé.

— Tu n'as pas le droit de dire des choses pareilles. Je retrouverai Minoé, même si je dois sillonner le monde jusqu'à mon dernier jour. Il y a peut-être un autre train qui part pour l'Allemagne...

Je venais d'escalader le quai pour retourner vers la gare quand des roulements de sifflet ont commencé à retentir sous la verrière. Quatre policiers fonçaient droit sur nous, le blanc aveuglant de leurs matraques se détachait sur le revers des pèlerines déployées comme des ailes noires. Badimoin, derrière moi, avait les yeux à hauteur du sol.

— Qu'est-ce que c'est ?

Je me laissai glisser près de lui.

— La police ! C'est nous qu'ils cherchent, il n'y a aucun doute... Le gardien de l'Exposition coloniale a dû leur dire où nous allions... Viens !

Nous avons fui en longeant les rails sur lesquels venaient de passer les wagons emportant les nôtres. La faim me tenaillait, et par moments j'avais l'impression que je n'arriverais pas à faire une enjambée de plus. Ce n'était pas mon corps qui me donnait la force de sauter de traverse en traverse, mais la peur d'être rattrapé par les hommes en uniforme. Des cheminots qui réparaient un aiguillage ont relevé la tête à notre passage, une locomotive solitaire nous a frôlés en poussant un cri aigu, un sémaphore a croisé ses bras d'acier au-dessus de nos têtes... Nous nous sommes rapprochés des grilles pointues qui enserraient les voies. Badimoin

bifurqua vers un mur de soutènement en réparation, flanqué d'un échafaudage de planches de bois, sur trois étages. Malgré la fatigue, ce fut un jeu d'enfant de nous hisser au niveau supérieur, de faire tomber le bardage de bois afin de contrarier la progression de nos poursuivants, et de bondir par-dessus les pointes acérées pour nous retrouver dans une rue qui surplombait les installations ferroviaires. Les clients attablés à la terrasse d'un café d'où sortait une musique aux accents orientaux ne perdaient pas un seul de nos gestes et voyaient, dans notre dos, émerger les képis des policiers. Une bouche de métro s'offrait à nos pas. Je pris Badimoin par le bras et le forçai à dévaler les marches malgré ses protestations. Des ampoules jaunes éclairaient faiblement la voûte recouverte de céramique blanche qui renvoyait les échos sonores et les reflets flous de notre fuite. Le couloir débouchait sur une sorte de rotonde d'où partaient trois galeries

semblables à celle que nous venions d'emprunter. J'hésitai un instant, mais la cavalcade qu'accompagnaient les stridences des sifflets emplissait maintenant tout l'espace. Je me décidai pour le passage de gauche qui, partant en courbe, allait rapidement nous dissimuler aux regards. En sortant du virage, Badimoin ne vit pas le seau posé par terre et se prit les pieds dedans. L'Africain qui passait une serpillière sur le sol l'empêcha de justesse de s'écraser le nez par terre. Il pointa le doigt vers la rotonde.

— C'est vous qu'ils cherchent ?

Je hochai la tête. Il ramassa son matériel de nettoyage, sortit un trousseau de sa poche de blouse et nous fit signe de le suivre. Il s'arrêta devant une porte peinte en gris et tourna la poignée de cuivre. Elle s'ouvrit en couinant.

— Entrez par ici... Je suis le seul à avoir la clef de ce débarras, c'est chez moi. Ils ne vous trouveront pas...

Nous avons hésité une fraction de seconde, mais nous n'avions pas le choix. J'eus à peine le temps d'apercevoir une table, un tabouret, et le robinet fiché dans le mur que l'Africain claquait la porte, bloquait la serrure, nous plongeant dans l'obscurité la plus totale. Le local empestait le crésyl, la poussière humide et le renfermé. Le sang me cognait aux tempes. Je demeurai immobile, faisant des efforts gigantesques pour domestiquer le rythme de mes poumons, persuadé que mes inspirations haletantes s'entendaient sous la voûte. Ils s'approchaient en ralentissant leur course. Le martèlement des semelles se faisait plus distinct, adoptant la cadence de la marche. Deux ou trois hommes piétinèrent dans l'eau renversée par Badimoin, puis firent halte à quelques mètres de notre refuge.

— D'ici, on voit jusqu'à l'escalier... Je n'ai pas l'impression qu'ils soient passés par là...

— Il vaut mieux pousser jusqu'aux marches... ça mène sur le quai numéro deux... On monte jeter un coup d'œil avant de rejoindre les collègues sur la ligne de la Vilette... Je serai plus tranquille...

Ils se remirent en mouvement et, au moment où ils passaient devant la pièce, l'un d'eux s'immobilisa.

— Attendez... Il y a une porte, là... Ils se sont peut-être planqués dans le local des femmes de ménage.

J'écarquillai les yeux dans le noir, serrai les mâchoires, les poings, les muscles durcis, prêt à bondir si le mécanisme d'ouverture claquait sous la pression exercée par sa main.

La poignée s'agita dans le vide.

— Tu vois bien que c'est bouclé ! Il n'y a personne là-dedans. Elles travaillent toutes dans les couloirs à cette heure-ci... Restez là. Je pousse jusqu'au bout, je grimpe sur le quai, et après on retourne à la rotonde...

Nous l'avons entendu faire l'aller-retour, puis nous sommes demeurés de très longues minutes, figés comme des statues, à écouter décroître leurs pas dans la galerie. Le sol a tremblé, au passage d'un métro. L'Africain a bougé le premier. Il a longuement toussé quand il a voulu parler.

— Attention, je vais allumer la lumière...

C'est à peine si nous avons été éblouis. La clarté jaune que jetait l'ampoule nue était absorbée par la peinture terne et grise des murs du recoin dans lequel nous nous tenions debout. Il nous a présenté sa main.

— Je m'appelle Fofana, et vous êtes ici chez vous...

— Moi, c'est Gocéné et lui, c'est Badimoin... Merci pour ce que tu as fait... On était à bout de forces ; sans toi, ils nous auraient attrapés...

Il a pris une carafe et s'est baissé pour la remplir au robinet. Il s'est relevé en essayant de maîtriser une nouvelle quinte de toux.

— Vous avez faim ? J'ai un peu de riz et de la soupe...

Badimoin s'est approché de lui.

— La police nous recherche, mais nous ne sommes pas des criminels... C'est une histoire très compliquée... Nous avons seulement...

Fofana l'a interrompu.

— Je t'ai demandé si tu avais faim... C'est ça que je veux savoir. Rien d'autre.

Une nouvelle rame a fait vibrer le sol. J'ai tiré un tabouret et je me suis assis.

— Faim et soif... On n'a rien avalé depuis ce matin.

Il a posé sur la table deux gamelles en aluminium sorties d'un placard où pendaient quelques vêtements. Il a soulevé les couvercles.

— Vous pouvez tout finir, j'ai déjà mangé.

Je me suis relevé pour aller me passer les mains sous l'eau, puis j'ai roulé une première boulette de riz sous mes doigts, et je l'ai trempée dans la soupe. Badimoin s'était saisi d'une cuillère qui ne cessait de faire la navette entre le récipient et sa bouche. Il n'a même pas attendu d'avoir tout avalé pour poser la question qui nous brûlait les lèvres.

— On voudrait prendre un train pour Francfort, en Allemagne... Tu sais s'il y en a un, bientôt ?

L'Africain s'est adossé à la porte derrière laquelle on entendait, par vagues, le piétinement des voyageurs.

— Vous avez loupé celui de tout à l'heure, c'est ça ?

Il a toussé avant de poursuivre, sans avoir besoin de notre confirmation.

— C'est fini pour cette semaine. Le prochain départ est pour dans trois jours. Exactement à la même heure. Je ne voudrais pas me mêler de ce qui ne me regarde pas, mais comme les flics ont l'air de savoir que vous cherchez à grimper dans ce train, j'essaierais de trouver un autre moyen... Sinon, ils vont vous pincer à coup sûr... Personne ne fait attention à un nègre qui balaie les couloirs, mais moi je vois beaucoup de choses... Méfiez-vous ! ils sont malins, ils se déguisent en civils pour arrêter les malheureux...

Je me suis servi un grand verre d'eau.

— On ne peut pas patienter pendant trois jours. C'est pire qu'une éternité. Ils ont emmené plusieurs dizaines des nôtres en

Allemagne, mais nous ne savons pas où exactement. Notre seule chance de les retrouver, c'est de rattraper ce train. Comment peut-on faire, Fofana ? Il doit y avoir des camions, des autobus qui vont là-bas...

Il a remué la tête.

— Non, il n'en existe pas... Vous pouvez rester cachés ici pendant ces trois jours. Le chef ne vient jamais, il passe son temps dans les cafés de Château-Landon. Je vous apporterai de quoi manger. En réfléchissant, on découvrira bien un moyen de vous faire monter dans l'express au nez et à la barbe des policiers...

Badimoin a bu les dernières gouttes de soupe, la tête inclinée vers l'arrière, à même la gamelle.

— Tout le monde nous court après, et toi, tu nous aides. Pourquoi ? Tu ne nous connais pas, tu ne sais rien de nous...

Des enfants sont passés en chahutant, de l'autre côté de la cloison. Fofana s'est raclé la gorge pour s'éclaircir la voix, puis il a souri.

— On a un peu la même couleur, bien que vous ne veniez pas d'Afrique, et quand des Noirs sont poursuivis par des policiers, je ne sais pas pourquoi, je suis du côté des Noirs... Moi, je suis sénégalais. Je suis né en Casamance. Presque tous les jeunes de mon village sont morts à Verdun. À cause des gaz... Les soldats blancs ne voulaient plus monter à l'assaut, et c'est à nous, les tirailleurs des troupes coloniales, que le général a demandé de sauver la France. On s'est dégagés de la boue des tranchées au petit matin, sans masques, poussés par la police militaire et les gendarmes qui étaient protégés, eux, et qui abattaient les frères qui essayaient de fuir le nuage de mort... Je me suis jeté dans un trou d'obus. Il y avait un cadavre. Je me suis barbouillé avec son sang, et j'ai fait comme si j'avais été touché... Le

nuage planait au-dessus de moi... Je n'en ai respiré qu'un peu... Cela fait quatorze ans que je suis sorti de ce trou, mais le souvenir est toujours là, devant mes yeux. Il est devenu mille fois plus précis quand je vous ai vus courir devant les policiers... Il va falloir que je reparte travailler... Qu'est-ce que vous faites, vous restez ?

Il a essayé de retenir la quinte de toux, mais les spasmes ont été les plus forts. J'ai attendu qu'il parvienne à respirer normalement.

— On ne te remerciera jamais assez pour ton geste, Fofana. Pourtant, il nous est impossible d'accepter ton hospitalité. Ce matin, nous étions à l'Exposition coloniale où on nous a parqués avec les bêtes sauvages, et nous devons y retourner. Quelqu'un, là-bas, a décidé de déchirer notre groupe, de désigner ceux qui prendraient le train pour l'Allemagne. Il faut le trouver et qu'il nous dise où ils sont.

Badimoin s'est approché de la porte.

— Il est temps de partir. C'est très long...
Quatre heures de marche...

— Vous êtes venus à pied depuis la porte Dorée ? Pourquoi vous n'avez pas pris le métro ? Il y en a pour moins d'une heure !

J'ai regardé Badimoin droit dans les yeux. Il a baissé les paupières.

— C'est la première fois qu'on vient en ville. Tout est trop compliqué, on ne sait pas comment ça marche.

Fofana a glissé la clef dans la serrure. Il a entrebâillé la porte pour jeter un coup d'œil dans le couloir et s'est tourné vers nous.

— La voie est libre... Suivez-moi, je vais vous accompagner jusqu'à Vincennes.

Wathiock pose sa main sur mon épaule et me fait signe de me taire. Kali s'est penché pour prendre son fusil et, accroupi, il se met à progresser vers la ligne des pins

colonnaires. J'ai beau tendre l'oreille, scruter la végétation, rien ne vient expliquer pourquoi les deux occupants du barrage se sont soudain mis en alerte. Je sais pourtant que, quelque part, quelqu'un s'approche. Deux oiseaux s'envolent au-dessus des fougères arborescentes, et Kali braque son arme sur l'homme dont on ne distingue encore que la silhouette. Wathiock s'est déplacé vers la droite, pour le prendre à revers. Il le tient en joue, le doigt sur la détente. L'inconnu est à découvert. Il lève sa carabine dont le canon accroche un rayon de soleil.

— C'est moi, c'est Sebèthié... Ne tirez pas...

Kali le connaît, il vient du village construit près de la mangrove. Le Kanak s'approche. Un convoi, trois camions et cinq jeeps, descendu de Pouébo, a dispersé trois barrages et se dirige vers Hienghene. Les gendarmes progressent lentement et ne devraient pas atteindre notre position avant la

fin d'après-midi. Les ordres sont clairs : les retarder le plus possible mais ne pas leur opposer de résistance. Sebèthié refuse le verre de thé que Wathiock lui propose. Il lui reste deux groupes à prévenir, sur la route de Touho. Nous le regardons s'éloigner vers le feuillage dans lequel, bientôt, il se fond.

Fofana arpentait le couloir à grandes enjambées. Fatigués, alourdis par le repas, nous trottinions pour essayer de rester dans son sillage. Il fendait la multitude, ondulant, sans jamais heurter la moindre épaule. Sa tête frisée qui semblait flotter au-dessus des casquettes, des chapeaux, nous servait de repère. Il s'est arrêté pour nous attendre, quelques mètres avant la guérite du poinçonneur, et nous a remis un ticket à chacun. Il m'a fallu beaucoup de temps pour comprendre par quel miracle une simple perforation dans un rectangle de carton donnait le droit de voyager sous Paris. Il nous a entraînés au bout du quai.

— On change à Bastille. Ça nous fera gagner du temps : et la correspondance se trouve à hauteur de la dernière voiture...

Les gens se retournaient sur notre passage. Des regards surpris, amusés, quelques grimaces de mépris. Badimoin s'est collé contre la voûte, quand la rame s'est annoncée dans le tunnel par un fracas d'enfer. On est restés debout, entre les banquettes de bois, nos trois poings serrés autour de la barre de métal brillant. Les wagons projetaient leur lumière sur les parois sombres, éclairant tout au long de leur progression et à intervalles réguliers des dessins de bouteilles et des mots peints dans des espaces blanchis. Les couloirs de la station Bastille ressemblaient comme des frères jumeaux à ceux de Château-Landon, mais en dix fois plus long. Fofana traçait sa route avec sûreté dans ce dédale recouvert de céramique livide. Il paraissait être tout aussi à son aise dans cet univers que nous,

quelques semaines plus tôt, dans les forêts du col des Roussettes, de Nindiah ou de Houaïlou. Nous sommes montés dans un autre métro, identique à celui que nous avions quitté dix minutes auparavant, et qui, au premier abord, transportait les mêmes voyageurs renfrognés. Les mêmes bouteilles tracées sur fond blanc rythmèrent l'avance du train dans le même tunnel. Fofana nous laissa au pied d'un escalier, il toussa, leva son bras vers la clarté naturelle qui faisait briller les éclats de mica des marches supérieures.

— Il ne vous reste plus qu'à monter, et vous êtes devant l'esplanade de l'Exposition... Moi, il faut que je me dépêche de retourner vers gare de l'Est pour finir mon travail avant que le chef ne fasse sa tournée de contrôle... Si vous avez besoin de moi, vous savez où me trouver. Que Dieu vous accompagne.

Nous nous sommes longuement serré la main, sans un mot, puis il a tourné les talons pour se perdre dans la cohue. Le soleil déclinant inondait les façades, les vitres des immeubles, d'une lumière vive et orangée qui nous obligea à fermer les yeux. C'est en les rouvrant que je reconnus la vaste esplanade que nous avons traversée, après notre évasion, dans le sillage des visiteurs alcoolisés, et la rue barrée par le pont du chemin de fer de ceinture qui menait au restaurant où nous avons mangé un couscous en écoutant les plaintes de l'accordéon. Nous avons franchi le boulevard, plus dangereux encore qu'un lagon infesté de requins. Les gens se pressaient en rangs serrés vers les guichets de l'Exposition. Un orchestre juché sur une estrade accompagnait un chanteur habillé d'un costume à grosses rayures, coiffé d'un canotier, et de nombreuses voix reprenaient le refrain de sa chanson orientale.

Tout Bizerte la connaissait

*Harbi, Loubia, Couscous,
Barka,
Fleur de figuier on
l'appelait
Barka, Couscous, Harbi,
Loubia...*

Nous avons franchi l'enceinte sans éveiller l'attention des contrôleurs. J'ai entraîné Badimoin vers une grande pelouse sur laquelle des enfants déguisés en marins jouaient au ballon.

— Il faut absolument qu'on se repose... Je suis épuisé. Personne ne viendra nous chercher là-bas, sous les arbres... On attendra que la nuit tombe.

— Tu as une idée, Gocéné ?

Je me suis allongé sur l'herbe, dans le recoin formé par deux taillis.

— Le début seulement... Elle est dans un coin de ma tête, et il faut que je la laisse grandir. Réveille-moi dès qu'il fera sombre...

Il a insisté.

— Je suis certain que tu veux te venger du gardien... Celui que nous avons obligé à nous dire où ils avaient emmené nos frères... C'est lui qui a prévenu la police... C'est ça ?

— À quoi ça nous servirait ? Il est sorti de mon esprit depuis très longtemps. Il n'a plus rien à nous apprendre.

Je regardais les troncs, le lacin des branches, la dentelle du feuillage à travers laquelle perçaient les rayons de soleil. J'ai essayé de réfléchir mais mon esprit s'envolait dès qu'un oiseau passait dans le ciel. Puis tout s'est mis à vaciller, à tourner... J'ai perdu pied, le sommeil m'a englouti. Quand j'ai rouvert les yeux, longtemps après, la lune dessinait l'ombre des nuages sur l'étendue déserte qui nous entourait. Badimoin était

assis en tailleur près de moi, le visage illuminé par un sourire. Je me suis vivement redressé.

— Je t'avais demandé de me réveiller ! Pourquoi tu ris ?

Il m'a tendu une bouteille emplie d'eau et une pomme.

— Tu avais besoin de dormir... Je suis resté près de toi, et je ne me suis pas ennuyé une seconde. Je t'ai écouté... Tu cherchais Minoé...

J'ai ressenti une drôle d'impression. Un mélange de honte et de fierté.

— Qu'est-ce que j'ai dit ?

— Rien. Tu courais après les trains, tu te battais avec ses ravisseurs, et tu l'as retrouvée juste avant de te réveiller...

Je lui ai pris les mains.

— On n'a pas le droit d'écouter les rêves des autres... Je n'ai rien dit de plus ?

— Tu as parlé de Canala, du champ d'ignames et de taros que ton père sera obligé de cultiver sans ton aide... Plusieurs fois, tu as prononcé le nom de Nkegny, le petit chef d'une des tribus sur la piste de Moindou, celui qui avait un bras et une jambe en moins. Je crois qu'il est mort l'année dernière...

Badimoin m'a observé tandis que je croquais dans la pomme. Il a insisté.

— On trouve plein de choses. Les gens les jettent... Il y a du pain et un peu de viande. Du poulet. Tu le connaissais bien, Nkegny ?

J'ai croqué les pépins un à un, en les déplaçant dans ma bouche avec le bout de la langue.

— Non... Souviens-toi, il faisait exprès de nous faire peur quand nous étions enfants, en nous montrant son moignon... C'est sûrement Fofana qui m'a fait penser à lui. Nkegny était venu en France pour se battre contre les Allemands, dans les tranchées. Le

pasteur m'a raconté que mille Kanak et mille Caldoches ont pris le bateau, habillés en soldats. Il y a eu des centaines de morts, des centaines de blessés... Quand les anciens parlaient d'eux, ils leur donnaient le nom d'un de nos arbres, le niaouli... À l'école du jeudi, on nous apprenait une récitation...

J'ai commencé à prononcer le premier vers, et la voix de Badimoin s'est superposée à la mienne dès le deuxième.

*Ils ont souffert les
Niaoulis
Après avoir quitté leur
terre
Loin du foyer, loin de leur
mère
Longtemps bercés par le
roulis
En attendant d'être à la
guerre*

192/187

*Longtemps bercés et mal
nourris
Ils ont subi la peine amère
De n'avoir pas été
compris.*

J'ai pris ma tête dans mes mains, pour masquer mon trouble. Les mots ont buté sur mes paumes.

— Il y a une suite... *Au champ d'honneur et, de vaillance... Le grand Joffre embrasse les Niaoulis...* Je ne me rappelle plus...

— Moi non plus, Gocéné... Le jour va bientôt se lever. Qu'est-ce qu'on va faire ? Tu as réfléchi à quelque chose ?

Un lion a rugi dans le lointain, provoquant la réponse des tigres, des hyènes, des éléphants.

— Quand on passe près de l'entrée de l'Exposition, tu as remarqué le grand bâtiment en pierre blanche ?

— Celui qui a des étages en forme d'escalier, et qui est décoré de serpents, de poissons, de chasseurs et de pêcheurs ?

J'ai ramassé un morceau de bois pour tracer dans la terre le plan de la porte Dorée.

— Oui. Juste derrière, au milieu d'une petite clairière protégée par des haies, il y a une autre maison, plus petite avec un toit pointu. Elle est toujours gardée par des hommes armés. C'est là qu'habitent les grands chefs du gardien. Il nous l'a dit quand on le balançait au-dessus du marigot des crocodiles. Ce sont eux qui ont décidé d'envoyer Minoé en Allemagne. Et s'ils savent faire partir des trains, ils ont dû apprendre aussi à les faire revenir ! Il faut aller les voir.

— Tu as un plan pour entrer sans que les policiers nous voient ?

— Pas encore.

Je me lavais, agenouillé au bord du lac, quand les haut-parleurs ont diffusé *Nénufar*,

l'hymne officiel qui chaque matin annonçait l'ouverture de l'Exposition au public. Nous nous sommes postés, avec les provisions glanées par Badimoin, derrière le pavillon de Madagascar, près d'une halte du petit train circulaire qui empruntait la route des fortifications. Le commissariat général se trouvait juste en face de nous, au bout d'une allée bordée d'ormes et de platanes. Les policiers, au nombre de cinq, se mirent en faction devant l'entrée principale vers huit heures, un peu avant l'arrivée de tous ceux qui travaillaient dans le bâtiment. Les personnes qui se présentaient devaient leur montrer des papiers d'identité, un laissez-passer. Seuls deux hommes descendus d'une voiture noire purent accéder aux marches du perron sans fouiller dans leurs poches. Badimoin se pencha à mon oreille.

— Ce sont eux les chefs. C'est impossible de les approcher...

Je ne l'écoutais plus, intrigué par le comportement de deux hommes et d'une femme. Ils venaient de bloquer la route de la Côte des Somalis en déplaçant plusieurs grosses boîtes à ordures en travers du passage. Les rangs serrés de visiteurs venaient buter contre l'obstacle, et quand ils estimèrent que la foule avait assez grossi, les deux hommes aidèrent la jeune femme à se hisser sur l'une des poubelles. Tout le monde imaginait que le numéro faisait partie du spectacle d'ensemble, et le silence parvint à s'établir. Elle dégrafa le bouton supérieur de son corsage pour prendre une feuille de papier glissée contre sa poitrine. Elle la déplia et commença à lire d'une voix forte et claire.

— Vous tous qui dites « hommes de couleur », seriez-vous donc des hommes sans couleur ? La présence, sur l'estrade inaugurale de l'Exposition coloniale, du président de la République, de l'empereur d'Annam, du cardinal-archevêque de Paris et de

plusieurs gouverneurs et soudards en face du pavillon des missionnaires, de ceux de Citroën et de Renault, exprime clairement la complicité de la bourgeoisie tout entière avec la Grande-France ! Il n'est pas de semaine où l'on ne tue pas, aux Colonies ! Cette foire, ce Luna-Park exotique, a été organisée pour étouffer l'écho des fusillades lointaines... Ici on rit, on s'amuse, on chante *La Cabane bambou*... Au Maroc, au Liban, en Afrique centrale, on assassine. En bleu, en blanc, en rouge...

La surprise des premières phrases dissipée, des remous avaient agité les gens rassemblés, puis des cris avaient fusé, des insultes. Des énergumènes tentaient de renverser les boîtes à ordures, et les deux amis de l'oratrice avaient le plus grand mal à résister à la pression. Elle n'en continuait pas moins son discours.

— Les Lyautey, les Dumesnil, les Doumer qui tiennent le haut du pavé aujourd'hui

dans cette France du Moulin-Rouge, n'en sont plus à un carnaval de squelettes près...

Les premiers projectiles volèrent au-dessus de la barricade improvisée, attirant l'attention des policiers qui gardaient le commissariat général. Ils discutèrent, et trois d'entre eux se dirigèrent droit sur la femme qui vacillait sur son estrade. On échangeait des coups parmi les spectateurs, certains ayant pris le parti de la perturbatrice. L'arrivée des policiers ne réussit qu'à grossir les rangs des sympathisants, et les gardiens furent vite contraints de siffler de toute la force de leurs poumons pour appeler leurs collègues à la rescousse. Un grand brun moustachu avait réussi à saisir la femme par un pied, à la faire glisser en bas de la poubelle. Il tentait de la bâillonner avec sa grosse patte velue, sans parvenir à contenir le flot des paroles de révolte.

— Travailleurs parisiens ! Solidarité avec le genre humain ! Ne visitez pas l'Exposition

colonialiste ! Refusez d'être les complices des fusilleurs...

Les contrôleurs de la porte Dorée, venus prêter main-forte aux gardiens de la paix, arrivaient en renfort, écartant les badauds. Je me relevai.

— C'est le moment ou jamais, Badimoin ! Il n'y a plus personne devant l'entrée du commissariat général...

Nous avons traversé la route des fortifications et longé un petit massif boisé au milieu duquel avait été aménagée une volière peuplée d'oiseaux du Pacifique. Badimoin a laissé sa main glisser le long de la carrosserie de la grosse Hotchkiss garée sous les fleurs lourdes d'un magnolia. Nos pas, maintenant, crissaient sur le gravier de l'allée, et nous nous tenions tête baissée pour ne pas dévoiler nos traits aux employés accoudés aux fenêtres qui observaient en riant le spectacle de l'arrestation des révoltés. La porte, percée

d'un judas grillagé de cuivre, était restée entrouverte. Je la poussai pour accéder à un long corridor aux murs tendus de papier japonais et décorés d'armes de chasse. Il y avait des sagaies, des casse-tête, des hachettes, des arcs, et même un poignard de sacrifice en pierre de jade... Au bout du couloir, deux escaliers, qui naissaient des mêmes marches, menaient aux étages supérieurs. Badimoin prit à gauche, moi à droite, mais à peine arrivés sur le palier l'irruption d'un homme nous força à nous replier. Au travers des montants qui soutenaient la rampe, je reconnus Grimaut. C'est lui qui était venu dans notre enclos aider les gardiens à procéder à la sélection des frères qui devaient partir en Allemagne. C'est lui qui avait pointé Minoé du doigt. Le poids de son corps faisait craquer les lames du plancher. Un homme jeune que je n'avais jamais vu vint à sa rencontre.

— On m'a dit qu'il y avait eu des incidents près du pavillon des Indes françaises. Vous êtes au courant, Laubreaux ?

— Oui, c'était une communiste qui haranguait la foule... Sa tentative n'a pas duré plus de deux minutes. Elle a été emmenée au commissariat en compagnie de ses complices. Je voulais également vous informer que les deux cannibales déserteurs ont été vus dans le quartier de la gare de l'Est. Leur capture est imminente.

Grimaut le remercia pour toutes ces bonnes nouvelles. Il reprit sa marche, s'arrêta devant une porte capitonnée et appuya sur une sonnette. Il y eut un déclic, et il faisait encore pression sur le battant que j'avais déjà franchi la distance qui nous séparait. Je le poussai violemment dans la pièce, entrai à mon tour suivi de Badimoin qui eut la présence d'esprit de refermer la porte pour étouffer ses cris de protestation. Grimaut était tombé à quatre pattes. Il

ramassait ses papiers éparpillés sur le plancher. Albert Pontevigne, le haut-commissaire, s'était dressé derrière le bureau, les mains crispées sur les accoudoirs de son fauteuil. Les derniers accords de *La Fille du Bédouin* s'évanouirent, et la voix grave d'un speaker fit trembler le haut-parleur du poste de radio.

— L'Exposition coloniale inspire décidément les artistes français. Dans quelques jours, nos enfants pourront suivre la première histoire de Babar, un tendre éléphanteau dont la mère a été tuée par un chasseur. Prisonnier dans un cirque, il s'enfuit à travers la ville...

J'ai tourné la molette. Le grand chef blanc s'est mis à hurler.

— Je ne vous ai pas demandé d'éteindre cette radio. De quel droit ! Et d'abord, qui vous a permis d'entrer ici ?

Grimaut s'était relevé avec ses papiers en ordre dispersé. Je l'écartai d'un coup sur l'épaule pour faire face à son supérieur.

— Nous ne sommes pas venus pour répondre à tes questions, mais pour t'en poser...

Ses lèvres tremblaient. Il bafouilla.

— Vous pourriez me parler avec davantage de respect...

Badimoin se porta à ma hauteur.

— Le respect, chez nous en pays kanak, il ne vient pas à la naissance comme la couleur des yeux. Il se mérite tout au long de la vie. Quand nous sommes partis de Nouméa, on nous a promis que pendant notre séjour à Paris nous resterions toujours ensemble. Que nous serions libres de nos mouvements...

Chacun de ses mots exprimait ma pensée, et c'était comme s'il venait les prendre sur mes lèvres.

— Au lieu de cela, nous sommes restés dans le froid, sans vêtements, avec juste un bout de manou autour des hanches. On nous a mis derrière des grilles, comme des bêtes sauvages, entre la fosse aux lions et le marigot des crocodiles... Tout le monde nous présente comme des cannibales, les enfants nous jettent des cacahuètes, on prétend que nous vivons avec plusieurs femmes alors que nous sommes tous de fervents catholiques...

L'administrateur a tenté de le calmer.

— Je ne suis pas au courant de toutes ces choses... Mes subordonnés ne m'en ont jamais parlé ! Il fallait venir m'en avertir plus tôt...

Je l'ai attrapé par le col de sa chemise.

— Tu n'es qu'un menteur ! Je t'ai vu passer devant nos grilles au milieu du cortège qui suivait le président de la République et le maréchal Lyautey... Tu as bien vu que nos compagnes étaient obligées d'exhiber leurs

seins, alors que chez nous elles gardent leur robe missionnaire même pour se baigner dans la mer. Les gardiens nous frappent si nous oublions de pousser des cris d'animaux féroces devant les visiteurs ! Ce qu'on nous donne à manger, nos chiens s'en détournent...

— Calmez-vous... Lâchez-moi... Il suffit de discuter ensemble. Il ne sert à rien de s'énerver. Je vais donner des instructions pour que l'on améliore l'ordinaire et que l'on mette fin aux brimades...

J'ai desserré mon poing. Il est retombé sur son fauteuil dans un bruit de coussin dégonflé.

— Nous ne sommes pas venus pour ça... Hier, un train est parti pour Francfort, en Allemagne, emportant beaucoup de nos frères, de nos sœurs... Avant de quitter Canala, j'avais fait le serment devant toute ma tribu de veiller sur Minoé, de ne jamais la

quitter des yeux... À cause de vous deux, j'ai rompu ma promesse, et il m'est impossible de retourner devant les miens sans que cette faute soit réparée...

Grimaut a trouvé le courage d'ouvrir la bouche.

— Qu'est-ce que vous proposez ?

Badimoin s'est avancé vers lui, ventre contre ventre.

— Il faut les faire revenir. Immédiatement. Ce qu'on a fait, on doit savoir le défaire.

— Vous croyez que c'est si facile ! Je ne commande pas les trains...

Le haut-commissaire a tendu la main vers son combiné téléphonique.

— Vous avez raison, Grimaut, nous n'avons pas beaucoup de pouvoir sur les administrateurs des chemins de fer, mais il faut tout de même essayer. Ils ne devraient pas

rester insensibles aux arguments de ces messieurs...

Il a composé un numéro sur son cadran, approché l'appareil de son visage. J'ai perçu le grésillement de la ligne, le déclic du correspondant.

— Allô... Ici le commissariat général de l'Exposition... Bureau du haut-commissaire...

Je me suis précipité sur l'administrateur à son premier hurlement, mais il était déjà trop tard.

— Au secours ! Venez vite ! Les Canaques sont là... Au secours !

Je lui ai pris le combiné des mains, j'ai tiré le fil, l'arrachant du mur et j'ai lancé le tout au beau milieu du plan du zoo qui trônait, encadré, au-dessus d'un meuble de classement. La sonnerie d'alarme a pris le relais de l'explosion du sous-verre.

— Tu n'aurais pas dû nous trahir une nouvelle fois. Je voulais seulement savoir comment retrouver Minoé.

Badimoin a sauté sur le bureau pour prendre le haut-commissaire à la gorge. Ils ont roulé à terre. Les coups pleuvaient. Grimaut me lançait des regards terrorisés.

— Ne me tuez pas... Ayez pitié de moi. J'ai des enfants...

J'ai haussé les épaules en le détaillant de la tête aux pieds.

— Je ne m'attaque qu'aux guerriers. Pourquoi les as-tu envoyés à Francfort, au lieu de les laisser avec nous, dans le village calédonien ?

C'est à ce moment qu'il m'a avoué la raison de leur départ, trop heureux de s'en tirer à si bon compte.

— Tous les crocodiles du marigot étaient morts. Le cirque Höffner voulait bien nous

prêter les siens, mais seulement en échange d'autant de Canaques...

Des coups de sifflet ont retenti, couvrant le brouhaha qui s'élevait au-dessus du fleuve des visiteurs. Je me suis penché à la fenêtre pour apercevoir une dizaine de policiers qui prenaient position autour du bâtiment tandis que plusieurs autres s'apprêtaient à y entrer en force.

— Ils nous attendent en bas, Badimoin, mais ils sont trop nombreux. Il va falloir faire comme hier, au dortoir du boulevard de la Chapelle...

Nous avons quitté le bureau de l'administrateur, franchi le couloir, pour faire irruption dans une petite pièce occupée par une secrétaire qui s'est mise à pousser les hauts cris. La fenêtre donnait sur une pelouse et sur les toits plats de la salle de cinéma attenante au musée océanien. J'ai enjambé la balustrade avant de me laisser pendre le long de

la façade, les doigts agrippés à la rosace de fer forgé. Je me suis balancé, pour me dégager de la pierre et je me suis laissé tomber. Badimoin a suivi mon exemple. Il se relevait quand deux policiers ont débouché de l'allée de service. Leur surprise fut égale à la nôtre. La peur les immobilisa.

— Vite, dépêche-toi, Badimoin..., Cours droit devant toi, vers l'Exposition, c'est notre seule chance... Si nous nous perdons, rendez-vous dans la cachette de Fofana...

L'un des policiers s'était ressaisi. Il avait dégainé et nous tenait en joue.

— Arrêtez-vous... Mettez les mains en l'air ou je tire...

Nous nous sommes mis à courir droit sur eux, les bousculant au passage. La grande route de la Croix-Rouge charriait des milliers de personnes, au bout de l'allée. Nous allions l'atteindre quand les coups de feu ont claqué. La terre a giclé devant mes pieds. J'ai ralenti

ma course, et c'est alors que Badimoin est venu s'écraser contre mon dos. Sa tête s'est posée sur mon épaule. J'ai senti son souffle sur mon cou.

— Gocéné, j'ai mal... Ils m'ont eu... Gocéné...

Je me suis retourné. Il s'est effondré dans mes bras en même temps que la vie le quittait. Je suis tombé à genoux. Il a accompagné mon mouvement, comme une poupée de chiffon.

— Réveille-toi, Badimoin, je t'en supplie, réveille-toi...

Je l'ai lâché, et il s'est recroquevillé sur le gravier. Son corps avait la forme de celui d'un enfant dans le ventre de sa mère. Les policiers formaient un cercle autour de nous, leurs armes luisaient au soleil, mais je ne les voyais pas, ni eux ni les reflets. J'ai soulevé la tête de Badimoin, pour que nos regards se fondent, une dernière fois. Il était mort sur

un sourire. Les mots de chef Céo se sont posés sur mes lèvres.

*Pourquoi le pays est-il
sombre
Qu'est-ce qui ternit le
soleil
Et vient noircir les
éclaircies
Le jour hésite entre les
nues
Sans pouvoir vaincre
l'obscurité
Nous fracasserons les
nuages
Nous lacérerons le
brouillard...*

Quand j'ai relevé le visage, mon front a cogné sur le canon du pistolet d'un policier. Il croyait sourire mais ses traits affichaient une grimace. J'ai vu le doigt blanchir sur la détente. J'étais déjà en voyage pour rejoindre

Badimoin quand un homme a rompu le cercle.

— Vous n'avez pas le droit de tirer sur un homme désarmé, sans défense. J'ignore ce qu'il a fait, mais ça s'appelle un assassinat.

L'arme a dérivé vers lui.

— C'est nouveau, ça... De quoi tu te mêles ?

Il était étrangement calme.

— De ce qui me regarde...

Le policier s'est mis à ricaner.

— Tu n'as pourtant pas l'air de faire partie de la même famille !

Ça a gloussé dans les rangs des gardiens de la paix, mais l'inconnu n'y a pas fait attention. Il s'est avancé, bravant le danger.

— J'étais au bout de ce chemin, devant le pavillon de Madagascar, et je vous ai vu abattre cet homme d'une balle dans le dos...

Il ne menaçait personne. Et vous vous apprêtiez à recommencer...

Les curieux se massaient autour de la pelouse, à distance respectable des hommes en armés qui entreprirent de les faire refluer.

— Allez, dégagez, dégagez, il n'y a rien à voir...

Un policier en civil, j'ai compris plus tard que c'était le commissaire, a désigné trois gardiens.

— Toi, tu vas me chercher une bâche, pour recouvrir le mort, et vous deux, vous me passez les menottes au sauvage et vous lui attachez les jambes bien serrées pour ne pas qu'il nous file entre les mains...

Puis il s'est tourné vers l'homme qui s'était interposé, l'a toisé.

— Toi, la grande gueule, tu ne perds rien pour attendre. On t'embarque aussi.

Un fourgon semblable à celui dans lequel on avait chargé la femme insurgée et ses deux compagnons, s'est frayé un chemin au milieu des visiteurs en actionnant son klaxon. Les portes arrière se sont ouvertes, et on nous a jetés à l'intérieur comme des sacs.

Un poing s'est écrasé sur la carrosserie.

— C'est bon, roule !

Les policiers se sont assis sur les banquettes, et pendant tout le voyage j'ai respiré l'odeur du cirage, sur leurs godillots. J'ai rampé sur le plancher métallique, gagnant quelques centimètres pour me porter à la hauteur de mon sauveur.

— Sans vous, je n'existais plus... Ils auraient pu vous tuer, vous aussi... pourquoi avez-vous fait ça ?

Le fourgon a pilé à l'approche d'un carrefour. Je me suis cogné la tête contre le montant métallique des sièges.

— Je crois que les questions, on se les pose avant... Dans un moment pareil, ce serait le plus sûr moyen de ne rien faire.

Au commissariat on nous a séparés et je ne l'ai revu qu'au moment du procès. Il a été condamné à trois mois de prison, pour rébellion contre les forces de l'ordre dans l'exercice de leur mission. Moi, je suis resté enfermé pendant quinze mois, à Fresnes. Je suis parti de Marseille sur *Le Chantilly*, plus d'un an après le retour des frères qu'on avait exhibés à l'Exposition coloniale et dans un cirque, en Allemagne...

Le vent qui se lève sur la baie de Hienghene agite le drapeau de Kanaky, les branches des fougères arborescentes et les larges feuilles des palmiers. Au loin, après la masse sombre des falaises de basalte, les vagues paresseuses rident l'eau blanche du lagon. Kali se penche vers les braises pour allumer sa cigarette. Il tire plusieurs bouffées en silence avant de se décider à parler.

— Dis-moi, grand-père... Celui qui t'a sauvé la vie, à Paris, c'est l'homme qui conduisait la Nissan et qui t'a laissé ici tout à l'heure ?

Wathiock ne me regarde pas. Il fait semblant de s'intéresser au vol d'un couple de peruches autour d'un manguiier.

— Oui, c'est bien lui... Le vieux qui m'accompagnait et que vous avez chassé...

Kali mordille nerveusement son mégot. Il recrache le tabac qui s'est collé à ses lèvres.

— On ne pouvait pas savoir, sinon on vous aurait laissés passer...

— Le problème, c'est que si tu nous avais ouvert le barrage, à l'heure qu'il est, tu ne saurais rien de lui !

Je tends mon verre à Wathiock pour qu'il me verse encore un peu de thé. Il entoure l'anse de la bouilloire pour ne pas se brûler.

— C'était un Caldoche qui visitait l'Exposition ?

J'aspire un peu de liquide sucré.

— Non... Il habitait dans la banlieue parisienne, à Saint-Denis, et travaillait sur les gazomètres du quartier de la Plaine... Il s'appelle Francis Caroz. Un ouvrier sans histoires, un homme qui ne supportait pas

qu'on tue des innocents, qu'ils soient noirs ou blancs...

Kali jette son mégot dans les braises, d'une chiquenaude.

— Comment vous vous êtes retrouvés tous les deux ici, en Kanaky ?

— Il y a une quinzaine d'années, j'ai reçu une lettre de France. Sur l'enveloppe il y avait écrit : « Monsieur Gocéné, tribu de Canala, Nouvelle-Calédonie ». Un parent est venu me l'apporter jusqu'à Tendo. Ma petite-fille me l'a lue. C'était Francis Caroz. Il était retraité, et sa femme venait de mourir. Je lui ai répondu. Il est venu en vacances, pour découvrir notre pays. Le charme l'a ensorcelé, il n'est jamais reparti.

Je me lève.

— Mon histoire est terminée, il faut maintenant que je me remette en route.

Kali et Wathiock m'accompagnent, leurs fusils à la main, alors que je me dirige vers le petit sentier de montagne qui coupe à travers la forêt de niaoulis. Ils se décident à parler presque en même temps.

— Grand-père, il y a une chose que tu as oublié de nous dire...

Je m'arrête pour les regarder. Leurs yeux brillent de malice. Kali se dévoue.

— Et Minoé, la fille du petit chef de Canala, tu l'as revue ?

— Elle m'attend là-haut, à Tendo, et avec tout ce qui se passe dans le pays, elle doit commencer à se faire du souci.

Je reprends mon chemin et me retourne une dernière fois avant de passer la crête de la colline. Les deux garçons me font des signes, grimpés sur les arbres couchés du barrage. Il me faut une heure pour atteindre le creek. Je longe les champs d'ignames et de taros de la tribu de Ganem quand deux

hélicoptères déchirent le ciel en suivant le tracé du cours d'eau. Je les observe qui plongent vers la baie. Les premiers coups de feu claquent, éparpillant tous les oiseaux de la forêt. Une phrase me revient en tête.

— Les questions, on se les pose avant... Dans un moment pareil, ce serait le plus sûr moyen de ne rien faire.

Mon corps fait demi-tour.

Fin

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

MEURTRES POUR MÉMOIRE

Grand prix de la Littérature policière 1984 –
Prix Paul Vaillant-Couturier, 1984 (Folio
Policier n° 15)

LE GÉANT INACHEVÉ

(Folio Policier n° 71) Prix 813 du Roman
noir, 1983

LE DER DES DERS

(Folio Policier n° 59)

MÉTROPOLICE

(Folio Policier n° 86)

LE BOURREAU ET SON DOUBLE

(Folio Policier n° 42)

LUMIÈRE NOIRE

(Folio Policier n° 65)

Dans Page Blanche

À LOUER SANS COMMISSION

LA COULEUR DU NOIR

Aux Éditions Denoël

LA MORT N'OUBLIE PERSONNE

(Folio Policier n° 60)

LE FACTEUR FATAL

(Folio Policier n° 85) Prix populiste 1992

ZAPPING (Folio n° 2558) Prix Louis Guil-
loux 1993

EN MARGE (Folio n° 2765)

UN CHÂTEAU EN BOHÊME

(Folio Policier n° 84)

MORT AU PREMIER TOUR

(Folio Policier n° 34)

PASSAGES D'ENFER

Aux Éditions Manya

PLAY-BACK (Folio n° 2635) Prix Mystère de la Critique, 1986

Aux Éditions Verdier

AUTRES LIEUX

MAIN COURANTE

LES FIGURANTS

LE GOÛT DE LA VÉRITÉ

CANNIBALE

LA REPENTIE

Aux Éditions Julliard

HORS LIMITES (Folio n° 3205)

Aux Éditions Baleine

NAZIS DANS LE MÉTRO

Aux Éditions Hoebeke

À NOUS LA VIE ! Photos de Willy Ronis

BELLEVILLE-MÉNILMONTANT, photos de
Willy Ronis

Aux Éditions Parole d'Aube

ÉCRIRE EN CONTRE (entretiens)

Aux Éditions Cadex

BANLIEUE NORD

Bande dessinée

LEDERDESDERS, dessins de Jacques Tardi
(Casterman)

VARLOT SOLDAT, dessins de Jacques Tardi
(L'Association)

LA PAGE CORNÉE, dessins de Mako
(Bérénice)

CARTON JAUNE ! dessins de Assaf Hanuka
(Le Masque)

Jeunesse

LE CHAT DE TIGALI, (Syros)

LA PAPILLONNE DE TOUTES LES
COULEURS (Flammarion)

LA PÉNICHE AUX ENFANTS (Grandir)

Table of Contents

[Didier Daeninckx](#)
[DU MÊME AUTEUR](#)

